

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

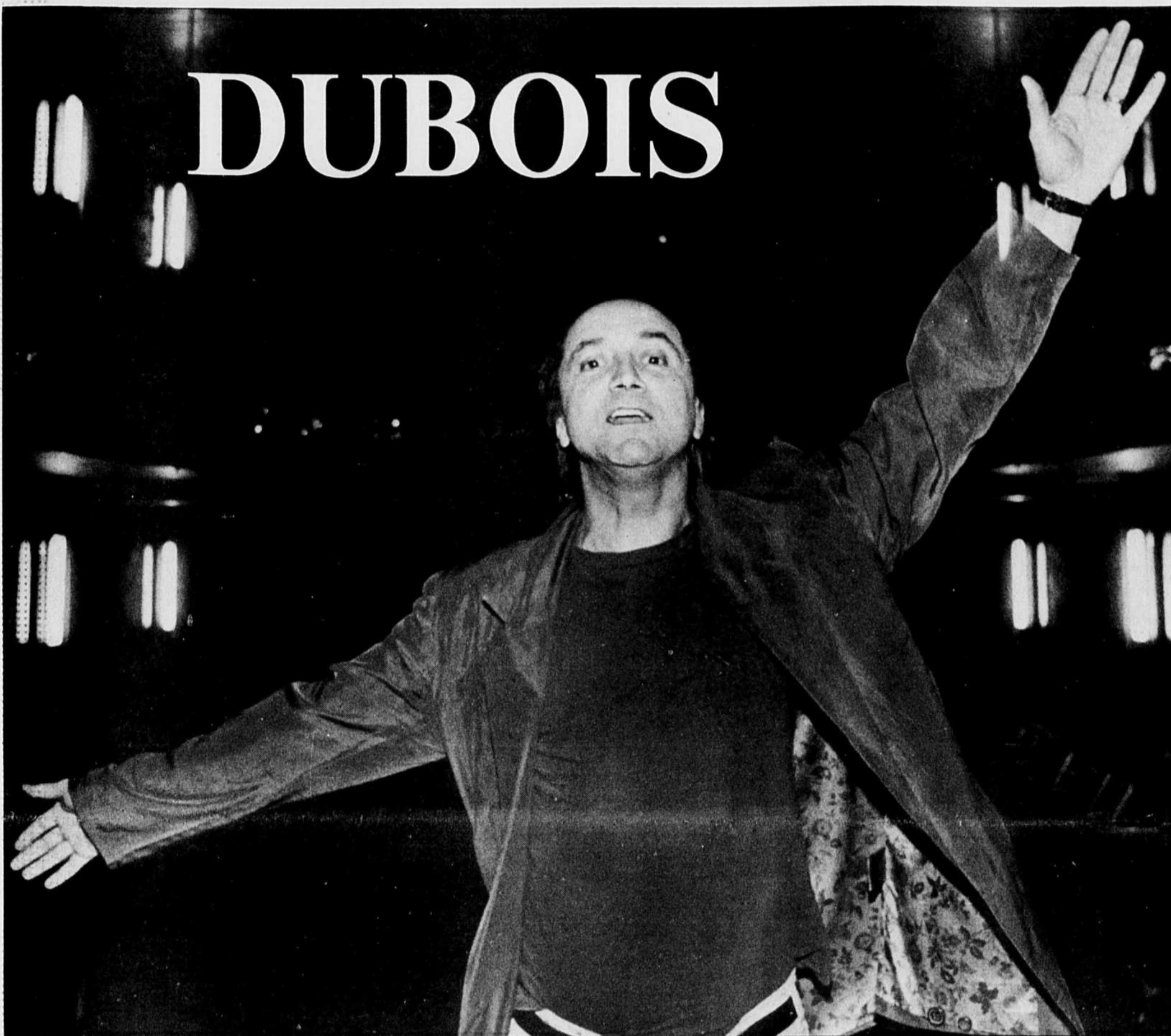
le cahier du Samedi

Les Visiteurs du Soir
Théâtre à domicile
Deux pièces de Musset à recevoir dans votre appartement
Une expérience inoubliable!
2710, rue Darling Montréal (Québec) Tél.: (514)525-3731

Montréal, samedi 8 février 1992

Being at home with Claude ...

Nathalie Petrowski



DUBOIS

LES MURS de la loge sont d'un jaune frôlant la cirrhose. Au plafond un néon cru bourdonne comme un insecte à l'agonie. Entre les deux miroirs au tain fatigué, la photo de Miss Cabaret reluque les environs avec un air suspect. Le cendrier est une grosse poubelle rouillée que le chanteur a rapproché du canapé où il s'est assis, foudroyé par le poids de la vie et par une vilaine grippe qu'il doit combattre s'il veut monter sur scène dans deux semaines et gagner son paradis ici même au royaume de Gilles Latulippe dans le temple du burlesque montréalais.

Nous sommes au sous-sol du Théâtre des Variétés et Claude Dubois se demande encore dans quelle loge il s'installera le soir de sa grande première alors qu'il mettra un terme au silence qu'il s'est imposé depuis pratiquement quatre ans, réfugié dans sa maison dans les Laurentides puis dans une piaule à Paris où pendant six mois il a joué au loup solitaire.

« Je me suis rendu compte que juste faire de la scène, ça ne me suffit pas. Il faut que je vive un peu. Me semble qu'on est pas venu au monde pour se tenir les deux pieds sur des feuilles de plywood avec des spots dans la face en s'imaginant qu'on a vu l'univers. C'est bien de le raconter, c'est bien de le vivre un peu aussi. »

Aujourd'hui le loup est sorti de sa tanière pour vivre avec sa légitime, la comédienne Louise Marleau qu'il a épousé cet été devant Dieu et devant les hommes dans un geste aussi symbolique que surprenant. Et bien qu'il refuse d'admettre qu'il ait tourné une page sur un grand pan de sa vie, force est de constater que Claude Dubois n'est plus tout à fait le même homme qu'avant. Au premier abord, le changement n'est pas évident. Au fil de la conversation pourtant, on découvre une subtile transformation qui ressemble à celle du noyé qui revient à la vie avec la conscience aigüe de sa fragilité.

Pendant longtemps et même après son séjour en prison et sa cure de désintoxication, Claude Dubois planait tel un roi au-dessus de la mêlée, opposant sa Harley, son fric, sa

PHOTO JACQUES NADEAU

THÉÂTRE



L'Histoire au quotidien

Pour sa nouvelle pièce, *Conte d'hiver 70*, dont la première aura lieu mardi au Théâtre d'Aujourd'hui, Anne Legault aborde pour la première fois une thématique politico-historique. L'auteur a choisi comme point d'ancrage la Crise d'octobre de 1970. Mais Legault se défend bien d'avoir écrit un drame historique qui raconterait par le menu les fameux événements.

Page C-6

JEAN BEAUDIN

Le choc de l'inexplicable

Odile Tremblay

QUAND J'AI rencontré Jean Beaudin, il était déçu. Déçu, parce que la veille, son film *Being at Home with Claude*, lors du visionnement de presse, se répercutait comme un cri en écho au milieu d'une vallée des Alpes, parce que la salle avait un mauvais système, et que la critique en recevait plein l'oreille. « Dire que j'ai donné à mon film une des plus belles trames sonores qui soit, protestait-il. Quelle injustice ! »

C'est vrai que le son, la musique hantent l'univers de Jean Beaudin. Qui a oublié le thème lancinant des *Filles de Caleb*?, sa série qui comme chacun sait fracassa l'an dernier tous les records d'audience. Aujourd'hui, le cinéaste refait équipe avec le musicien Richard Grégoire, et les mêmes accents mystérieux qui berçaient les frissons de la belle Emilie, ponctuent désormais les coups de couteau de *Being at Home*.

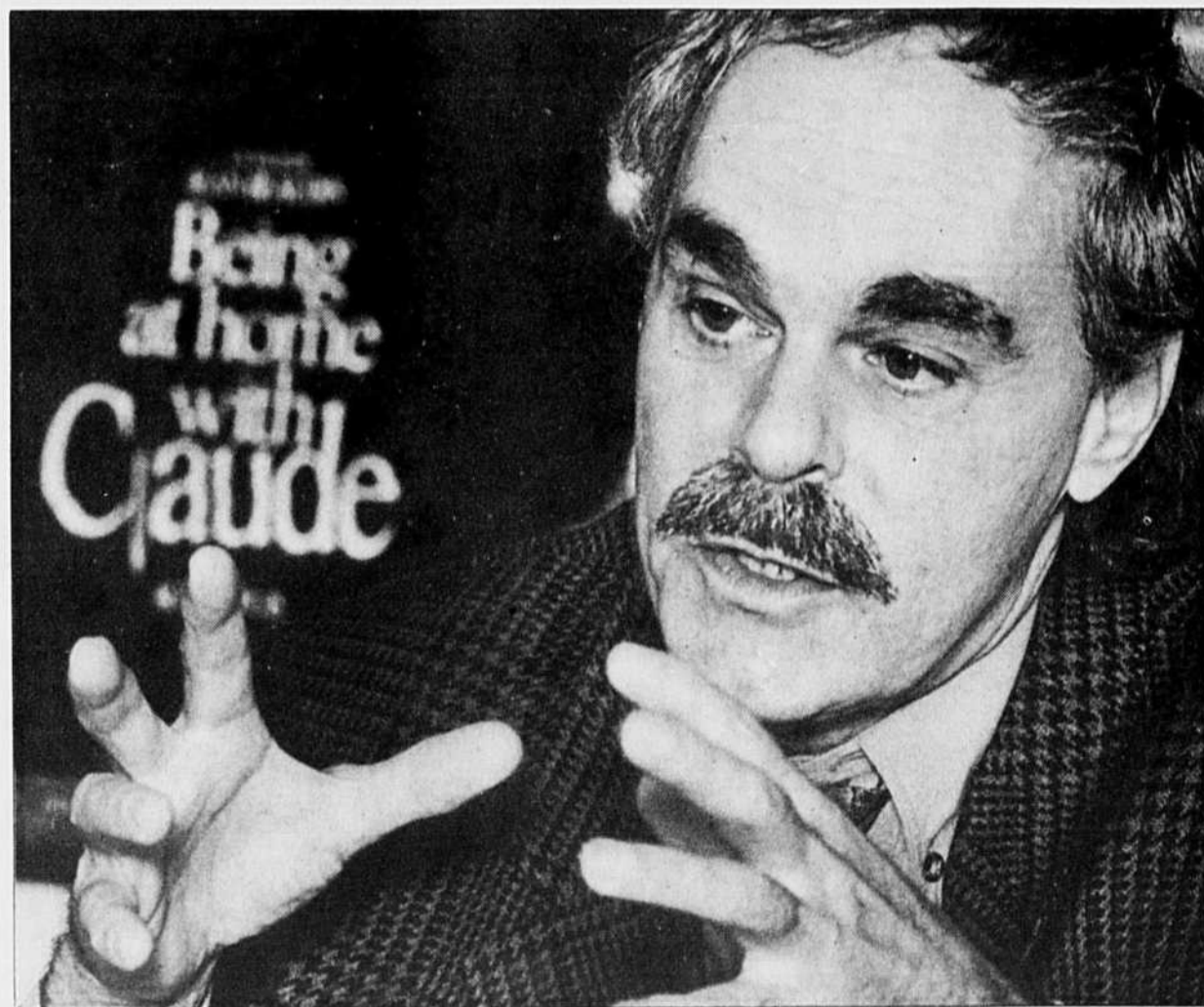
Jean Beaudin ouvrait hier les Rendez-vous du cinéma québécois avec un film plus qu'attendu, dans lequel Roy Dupuis, notre Ovila national, reprend du service en prostitué assas-

sin. Cette fois, Beaudin s'attaque à un thème encore dynamité dans notre société d'intolérance. *Being at Home with Claude* parle sur le mode hyperréaliste d'amour qui n'ose dire son nom, d'homosexualité, le tout transmué à travers l'alambic de l'art en passion immortelle et peut-être sublime. « Le sujet risque de faire peur, admet-il. Il y a tant de préjugés à perdre... »

« J'aurais pu faire ce film casse-gueule il y a cinq ans, sans le succès des *Filles de Caleb* derrière moi. Quand j'ai lu la pièce, je

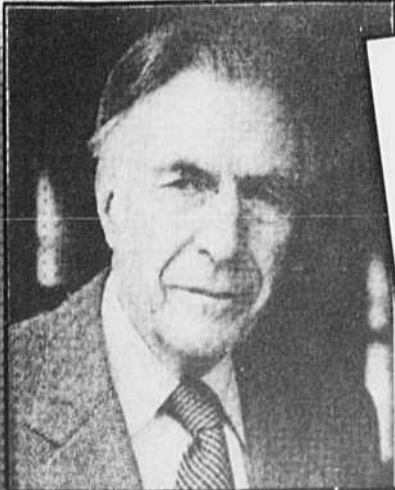
« Being at home with Claude est bâti comme un orgasme, à coups de passion, d'excitation, de folie, de tourmente amoureuse et d'une caméra en état de vertige. L'explication ultime jaillit comme une éjaculation. »

Voir page C-2 : Beaudin



Jean Beaudin

PHOTO JACQUES NADEAU



John Kenneth Galbraith
BREVE HISTOIRE DE L'EUPHORIE FINANCIERE

Seuil

JOHN KENNETH GALBRAITH

BRÈVE HISTOIRE DE L'EUPHORIE FINANCIÈRE

Écrit avec humour et accessible à tous, cet ouvrage raconte les épisodes les plus connus de spéculation financière où tous sont persuadés que la fortune est à qui sait la prendre.

128 pages, 19,95\$

Éditions du Seuil



◆ **Dubois**

liberté et sa collection impressionnante de jeunes et jolies femmes au quotidien routinier du reste de l'humanité. Les nuits n'étaient jamais «... assez longues ni les sensations assez fortes pour ce roi légèrement déabusé, cultivant la fuite comme anesthésie et pratiquant la chanson comme un hobby. Et puis quelque chose a cassé. L'éternel insoumis, l'homme de rêve, le voleur de feu, le voyageur infidèle s'est réveillé face à lui-même et face à un certain nombre de gênantes questions. Le chanteur a dû faire face à la musique pour la deuxième fois de sa vie. Il y fait face encore aujourd'hui avec une nouvelle lucidité et une sorte de fatalisme tranquille qui le ramène les deux pieds sur terre, là où le rêve se fait voler la vedette par Miss réalité.

Le Dubois qui déclarait volontiers que son pays c'était pas l'hiver mais sa maison dans les Laurentides, a changé d'air et de chanson. La maison existe toujours sauf que Dubois n'y va plus que les week-ends. Celui qui avait juré qu'il ne se retrouverait jamais sur l'autoroute à 5 heures le vendredi avec ses frères les pingouins programmés, fait la file et prend un numéro comme tout le monde. « Je dois avoir bien changé », dit-il en éclatant d'un rire perlé où perce une pointe de dérision. « J'imagine que je n'avais pas le choix, quand t'es rendu à l'âge où tu perds tes cheveux tu peux t'accrocher à tout prix et jouer au jeune fou gâteux ou tu peux suivre le mouvement et

voir où il te mène. » Cette conscience du temps qui passe, n'est pas venue du jour au lendemain mais progressivement, inévitablement. À l'époque, Dubois s'était réfugié à Paris pour couper avec son entourage et tenté d'apprivoiser ce qu'il avait toujours fui, à savoir la solitude. « Vivre seul, ça ne m'était jamais arrivé, raconte-t-il. En tournée, j'étais toujours en gang. Dans le Nord, il y avait toujours du monde à la maison, c'était pas une commune parce que j'ai horreur de la promiscuité mais ça circulait beaucoup. Vivre seul c'est dur. Les secondes ont eu autre dimension, les jours aussi. J'avais presque l'impression de refaire du temps. C'était pas spectaculaire, c'était comme un rendez-vous avec la banalité. »

Banal ou pas, le séjour à Paris fut un point tournant dans sa vie. « Avant, dit-il, lorsque j'étais tout seul pendant 2 ou 3 jours, je cherchais toujours quelque chose : du monde, de l'action, un party. Après Paris, j'ai arrêté de chercher le party constant et systématique. Je me suis mis à vivre différemment, à faire des travaux dehors, à retaper ma maison, à couper du bois, une vie ordinaire de gars du nord. »

Après Paris, Claude Dubois était mûr pour un changement majeur dans sa vie. Le hasard voulut que ce changement s'appelle Louise Marleau. « Quand on coupe avec les choses et les gens, il est évident qu'au retour on est plus apte à choisir quelqu'un avec qui on a envie de vivre,

fait-il remarquer. Je suis revenu moins perdu qu'avant, plus connecté avec moi-même. Le mariage fait partie du processus. Je sais que c'est pas à la mode mon affaire. Se marier aujourd'hui c'est aussi bizarre que prendre de l'acide l'était dans le temps. Reste que pour moi, le mariage c'est pas juste un flash, c'est un engagement. De toutes façons dans le contexte actuel avec les lois d'ici, c'est un flash qui pourrait coûter très cher alors il vaut mieux savoir ce qu'on veut quand on prend la décision. »

Manifestement Dubois ne doute pas de la légitimité de son choix. Il ne regrette pas le célibataire en vu qu'il a longtemps été; celui qui aimait toutes les femmes, mais aucune en particulier. « Les femmes meublaient ma vie, avoue-t-il, c'est grave dans la mesure où je les voyais comme des meubles ayant une place et une fonction précises dans la maison. C'est autre chose quand tu ne sais pas exactement quelle place une personne occupe dans ta vie. »

À l'écouter, on se dit que Claude Dubois doit être la seule personne au monde pour qui le mariage revêt les couleurs de l'aventure et du dépaysement. « Ce qui est merveilleux avec Louise, poursuit-il c'est qu'on est dans des champs de création différents. Je m'imagine mal avec une chanteuse ou une musicienne. Avec Louise, je découvre un tas de mondes inconnus. Je m'intéresse au monde du théâtre, moi qui n'étais pas tout à fait le genre à me farcir du Shakespeare. Même chose pour le ci-

néma. Avant je pouvais voir huit films par jour sans me demander qui les avait réalisés ni comment. Tout ce qui m'intéressait c'était que le show soit bon et que j'en ait pour mon argent. Aujourd'hui, j'étudie les mécanismes du cinéma et m'arrive de croire que peut-être un jour je pourrais écrire et réaliser un film. Je dis bien un jour... »

Et l'artiste lui dans tout cela, comment s'accommode-t-il d'une vie rangée et domestique. « Pendant longtemps donner des spectacles c'était important mais c'était surtout un ticket de voyage et de promenades. La joke sur moi à l'époque c'était que Dubois était venu faire un « spectacle » hier soir dans le sens où je n'étais pas vraiment là même quand j'y étais. »

Pendant les sept années qui ont suivi ses passages fantomatiques, Dubois a fait de la tournée intensément, écumant tous les coins de la province, multipliant les retours sur Montréal dans toutes les salles disponibles. « Je me suis rendu compte que juste faire de la scène, ça ne me suffisait pas. Il faut que je vive un peu. Me semble qu'on est pas venus au monde pour se tenir les deux pieds sur des feuilles de plywood avec des spots dans la face en s'imaginant qu'on a vu l'univers. C'est bien de le raconter, c'est bien de le vivre un peu aussi. »

Après ces sept années vécues à train d'enfer, Dubois a commencé à déchanter et à trouver le temps long. « Je me suis demandé si j'allais con-

tinuer à chanter. Je me sentais comme dans un carcan mais je ne savais pas trop où aller ni vers quoi. J'aurais pu devenir producteur de disque ou partir une station de radio mais tout cela relevait du même univers. J'ai pensé m'en aller dans la construction de maison ou encore devenir plombier sauf que ça *leakait* partout où je passais. En fait, j'essayais de me prouver que j'étais capable de faire autre chose que de la chanson. C'est toujours la même chose avec moi, quand la sécurité s'installe, la routine et l'ennui suivent. Finalement un jour je me suis rendu compte que le spectacle et la chanson étaient encore ce qu'il y avait de moins répétitif et de plus surprenant. »

Est-ce l'étroitesse du marché québécois qui s'est mis à lui peser tant ? « Pas vraiment répond-il. J'aurais pu faire carrière ailleurs sauf que chaque fois qu'il en était question, il y avait toujours une machine infernale qui venait avec le contrat. Or moi je ne suis pas tellement le genre d'artiste qu'on peut fabriquer de toutes pièces. J'imagine mal qu'on me dise tourne à gauche et que j'obéisse. Je peux faire des concessions mais j'aime les choisir. Dans le fond, je préfère être moins riche, moins connu, vendre moins de disque mais faire à ma tête et exister comme je l'entends. »

Aujourd'hui encore Dubois continue à pratiquer cette éthique de la résistance. Quand tous les petits journaux et même les grands se sont

jetés sur sa nouvelle union comme la misère sur le pauvre monde, Claude Dubois a fermé la porte, refusant catégoriquement de poser avec sa bien-aimée sur les couvertures glacées des magazines. À une époque où le vedettariat ne fait plus de distinction entre le privé ou le public, l'attitude du couple de l'année avait de quoi surprendre.

« Moi, le couple de l'année, je trouve ça pessi. C'est comme si on me demandait pourquoi tu ne chantes pas *Donnez-moi des roses*, ce n'est pas pour protéger mon image mais parce que je trouve ça québécois. Il est possible qu'un jour on aille à une première et qu'ils nous photographient ensemble mais on ne va quand même pas commencer à faire le trip de Johnny et Sylvie. Il y a déjà assez du prince Charles et de Lady Di dont c'est la métier de faire ce genre de choses. Moi mon métier c'est de chanter correctement sur un stage, d'écrire des chansons pas trop connes et de faire rêver les gens. Pas de me retrouver à la une d'un journal avec la femme que je viens d'épouser sans compter que si j'avais épousé ma femme de ménage, par exemple, sonne n'en aurait fait un plat. »

À la fin février au Théâtre des Variétés, Claude Dubois va renouer avec le seul métier qu'il connaît, ce lui qu'il a mille fois quitté pour mille fois y revenir. Il nous promet une rencontre de rêve. Mais qu'on ne s'y méprenne, le rêve de Claude Dubois ces jours-ci c'est de garder les yeux grand ouverts.

◆ **Beaudin**

me suis dit : Oh ! oh ! touche pas à ça, un texte aussi littéraire, truffé de dialogues. Sans parler du défi technique : créer un effet de tourbillon dans une pièce close. Quelle difficulté ! Mais la pièce l'a pris, charivari, c'était oui. Il tournerait.

« Mon film est bâti comme un organe, à coups de passion, d'excitation, de folie, de tourmente amoureuse et d'une caméra en état de vertige, annonce l'auteur de *Being at Home*. L'explication ultime jaillit comme une éjaculation. »

Au point de départ, il y a eu le drame de René Daniel Dubois qui reposait au Quat'sous en 85 sur les épaules de Lothaire Bluteau. Beaudin ne s'en est pas inspiré de sa mise en scène, pour la simple et bonne raison qu'il n'a jamais vu la pièce. Mais il a coupé dans le texte (qui n'était qu'un long interrogatoire), en misant davantage sur l'image.

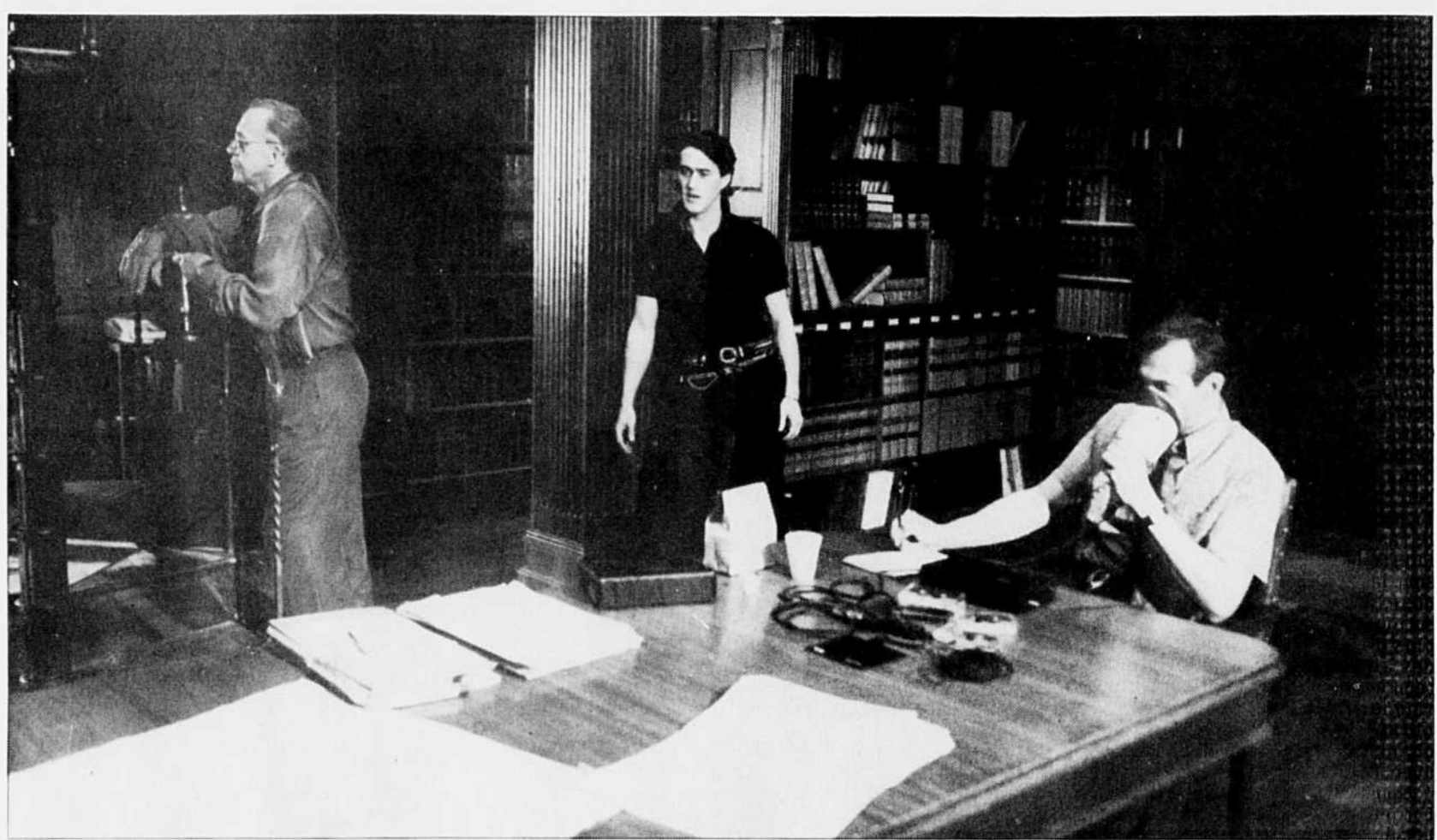
« Tout en respectant la structure du texte de Dubois, j'ai voulu montrer ce que la pièce ne pouvait pas dire, explique Jean Beaudin. En noir et blanc, à pleine vitesse vertigineuse, j'ai fait défiler le visage de Claude, le couteau, le crime, le monde marginal de la prostitution et d'un garçon qui vend son corps à travers l'île de Montréal. » Car Yves, un jeune prostitué, a éborgé son amant. Pourquoi ? C'est ce que l'inspecteur (Jacques Godin) essaiera de découvrir à travers ce duo duel livré en couleurs dans le huis-clos d'un bureau de juge. « Le décor de la con-

frontation est un personnage à lui seul. Je l'ai bâti comme une croix, sorte d'entité religieuse aux grands vitraux et aux milliers de livres complètement déconnectés de la réalité d'un « commercial. »

« Il y a trois univers cinématographique dans mon film, explique-t-il : le temps suspendu du noir et blanc, le temps réel (en couleurs) de la confrontation avec des images mobiles, et l'heure des aveux quand tout s'immobilise et que la caméra en suspens devient contemplative. »

« *Being at home with Claude* est une sorte de tragédie grecque. Moderne oui, mais en même temps de facture très classique, avec unité de temps, de lieu, d'action, comme jadis les comédies Sophocle. Une tragédie qui comme toutes ses semblables, parle de la passion, de la folie et de la profonde incapacité de vivre. Quoiqu'on en pense, ce n'est pas un film d'homosexuels. L'amour entre hommes est transcendant et Claude et Yves deviennent les deux faces d'un même personnage. Au bout de la mort, il y a cette immense douleur, et le choc de l'implicite. »

Oui, me direz-vous, mais pourquoi Roy Dupuis dans la peau de cet assassin haletant ? Car enfin, sur scène, Lothaire avait jadis donné au personnage un tout autre type, fragile, chétif, physiquement brisé. Alors que le beau Dupuis roule ses superbes muscles d'athlète. Crédible en « commercial », cet Apollon ? « Roy, c'est un chat. Il bouge bien, comme Jacques Godin d'ailleurs. J'aime ça, ce charisme presque phy-



Being at home with Claude, avec Jacques Godin, Roy Dupuis et Gaston Lepage.

PHOTO MICHEL GAUTHIER

sique, doublé de profondeur. Sans film. « Le personnage de Yves est une

plaie béante, un être humain extraordinaire, pétri de contradiction, brisé, généreux, qui n'ose pas remonter aux sources de son geste, décrit le cinéaste. Cela dit, Roy a trouvé difficile d'incarner ce personnage de prostitué. Des fois, il se sentait sale. Durant les scènes de lit surtout. Mais il disait « Let's do it », et il se donnait à 100%. C'est ça, un acteur. Autre hic : le prononciation déficiente du beau Roy, qui comme on sait à la manie d'avaler ses paroles comme pommes de terre mal pilées. « Et puis alors ! demande Beaudin. Ça fait partie de son style. Prenez Michel Simon, Marlon Brando, tu comprends pas un mots sur deux dans ce qu'ils disent. Mais quels acteurs ! »

Jean Beaudin adore travailler souvent avec les mêmes comédiens. « D'une fois à l'autre, on peut aller un cran plus loin ensemble », estime-t-il. « Tout comme Roy, il espère diriger encore Marina Orsini, son Émilie fétiche. Après 25 ans de métier (il a fait ses classes à l'ONF), le cinéaste a ses poulains, son équipe, sa musique, son style bien à lui aussi, fait d'images très travaillées, souvent filtrées, dont on reconnaît la facture depuis *J.A. Martin Photographe*. Par la suite, son très beau *Mario* nous a

ouvert le monde lumineux des Dess-de-la-Madeleine. Puis, *Le Matou, Les Filles de Caleb* » ont fait de Beaudin la coqueluche des téléphones.

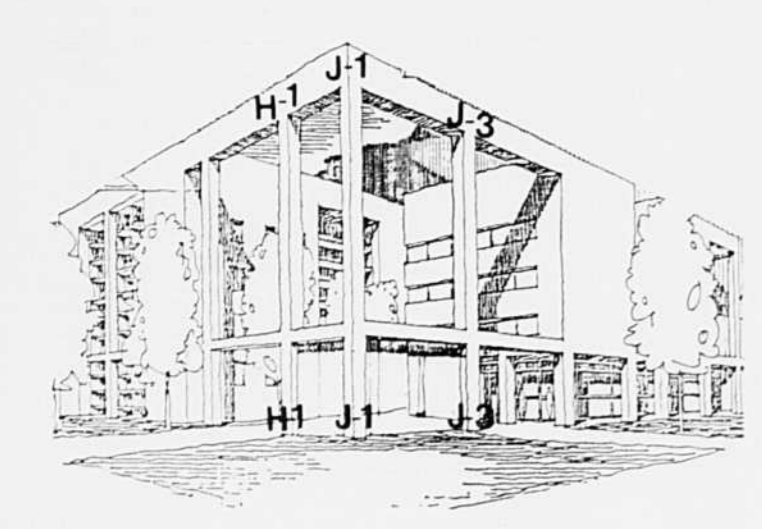
Mais en tant que cinéaste, il demeure identifié à ses films intimistes, à petits budgets (moins de deux millions), et aux rares personnages : « Dans *J.A. Martin*, je mettais en scène un couple et leur charette; dans *Mario*, deux frères, dans *Being at Home with Claude*, un inspecteur et un assassin. J'ai peur qu'on dise; lui, il est ben bon quand il dirige deux, trois acteurs, soupire-t-il. Moi, qui rêve à un plateau plein de monde; avec ben des extérieurs... et un vrai budget. »

À 53 ans, Jean Beaudin travaille sur sa future miniserie *Shehahew* qui causera du choc des cultures américaine et blanche au XVIIe siècle. Comme bien des cinéastes, il fait aussi des commerciaux, tout en pensant au cinéma.

« Dorénavant, je sais que je vais faire des films plus graves, plus complexes, sur des sujets difficiles. Encore faut-il apprendre à les dire bien. Mais je crois au travail acharné, à l'excellence. C'est à mon sens la seule avenue possible pour le cinéma québécois. »

AVIS AUX ARTISTES PROFESSIONNELS EN ARTS VISUELS

CONCOURS NATIONAL D'INTÉGRATION DES ARTS À L'ARCHITECTURE
PROJET: PAVILLON DE RECHERCHE EN SCIENCES DE LA VIE ET DE LA SANTÉ DE L'UNIVERSITÉ LAVAL



PROJET: Créer une œuvre tridimensionnelle entre les piliers J-1 et J-3, et J-1 et H-1, du pavillon mentionné plus haut.

BUDGET: 115 000 \$ pour la conception et la réalisation de l'œuvre.

Un jury retiendra cinq (5) candidatures parmi celles qui seront soumises. Les finalistes seront invités à présenter un concept de l'œuvre proposée. Une somme de 3 000 \$ sera allouée à chacun pour préparer la présentation du projet.

CONDITIONS D'ADMISSION

- Être un artiste professionnel ou une artiste professionnelle travaillant dans le domaine des arts visuels.
- Avoir la citoyenneté canadienne ou le statut d'immigrant reçu et résider au Québec depuis au moins un an.
- Informer le Ministère par écrit, avant le 3 mars 1992, de son intention de participer au concours.
- Fournir un curriculum vitæ et dix (10) diapositives de ses réalisations majeures les plus récentes.

Faire parvenir son dossier au:

Secrétariat de l'intégration des arts à l'architecture
Ministère des Affaires culturelles
225, Grande Allée Est
Bloc B, 3^e étage
Québec (Québec)
G1R 5G5

Pour renseignements: Andrée Côté (418) 644-7178



SÉRIE TOPAZE **PRO MUSICA** **SÉRIE ÉMERAUDE**

Richard Raymond
pianiste
Lauréat du concours radiophonique de Radio-Canada 1991
Mozart, Beethoven, Liszt
Église Erskine and American
Lundi le 17 février à 20 heures

Quatuor Borodine
Prokofiev, Schnittke et Chostakovitch
Lundi le 24 février à 20 heures
LES «BOUFFES-CAUSERIES» DU CAFÉ DE LA PLACE
À 18h30: Entrée libre et gratuite. On peut se procurer un casse-croûte sur place.
Pro Musica, 845-0532.
Billets: 175-135-85 étud. (TPS en sus)

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts
Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ (+ T.P.S.) sur tout billet de plus de 10 \$.

DU SANG. DU RIRE. ET MERDRE!
UBU ROI

TEXTE ALFRED JARRY
MISE EN SCÈNE DANIEL ROUSSEL

AVEC MARC FAVREAU
ADELE REINHARDT
JEAN MAHEUX
BENOIT JETTE
CAROLE CHATEL
DANIEL DESPUITEAU
JEAN-JACQUES LAMOTHE
FRANÇOIS L'ÉCUIER
CHRISTOPHE TRUFFERT
PASCAL GRUSSELLE
STEPHANIE JACOUES
BERNARD MENEY
CLAIRE GIGNAC

NCT la nouvelle compagnie théâtrale
salle Denise-Pelletier **253-8974**

Battle

À 20h00 dimanche, Kathleen Battle et Wynton Marsalis forment un duo baroque. Puis, à 21h30, place à Battle et Jessye Norman qui exécuteront des spirituals.

wcfe
plattsburgh

CINÉMA



Aux yeux du Monde, un film d'Éric Rochant avec Yvan Attal.

Les dessous de la subversion

Aux yeux du Monde

Réal et scénario : Éric Rochant. Avec Yvan Attal, Charlotte Gainsbourg, Kristin Scott-Thomas, Marc Berman. Image : Pierre Novion. Musique : Gérard Torikian. (France 1991). Aux cinémas Le Parisien et Centre-Laval.

Odile Tremblay

JE NE SUIS pas sûre que le public québécois aimera *Aux yeux du Monde* d'Éric Rochant. Ce film est peut-être difficilement transposable dans notre univers, question de rythme, plutôt que de thème. L'action rare, l'intrigue minimale, le milieu clos, et les personnages de cette France profonde risquent de s'exporter assez mal. *Aux yeux du Monde* interroge les dessous de la subversion, la place de l'individu dans la société, celle d'une certaine jeunesse surtout, paumée, vidée, qui n'en finit plus d'inspirer le cinéma français des années 90. Mais le film, qui a reçu le support d'interprètes solides, vaut le détour des cinéphiles, des admirateurs surtout de cet Éric Rochant qui les a autrefois conquis avec *Un monde sans pitié*.

Nous voici en pleine non histoire. Un jeune homme de 22 ans Bruno, lassé d'être le rien-du-tout de son bled perdu, entreprend, révoquer en main, de détourner un autobus scolaire. L'acteur pivot du film est le même, Yvan Attal, qui crevait l'écran du *Monde sans pitié*. Il veut rejoindre sa petite amie (Charlotte Gainsbourg) habitant à quelques centaines de kilomètres de chez lui. Bravade, geste héroïco-chevaleresque, preuve d'amour du dernier amant romantique, mais aussi besoin immense d'exister enfin. Il y a de tout ça dans l'exaltation de cet acte tragique, dérisoire et grandiose à la fois, suicidaire à la limite, et bien sûr, criminel.

Le film, c'est ça. Les enfants effrayés, puis séduits (syndrome de Stockholm ?) par le ravisseur, la jeune institutrice (Kristin Scott-Thomas) forte et diplomate, le chauffeur terre à terre (Marc Berman), hostile et sourd aux mobiles du jeune fou qui dans un excès d'orgueil prend dans ses mains la vie de tant de monde, et

puis la police qui n'entend pas à rire, pas plus que les parents d'ailleurs. L'équipée durera plusieurs jours, rouli roulant sur les routes de France, entrecoupée des téléphones de Bruno à sa dulcinée qui n'approuve pas tout mais se laisse flatter par l'homme délirant de son Roméo. Celui-ci semble inoffensif. Peut-être suffit-il d'un geste, d'une parole malheureuse pour que tout bascule dans le sang. Par son climat, son thème, *Aux Yeux du Monde* rappelle *Le petit criminel* de Jacques Doillon, qui choisissait lui aussi de faire éclater les carcans sociaux dans un élan de révolte délinquante.

Quand on y pense, ce film est un défi. Un « road movie » au mince scénario, dans le lieu clos d'un autobus bondé. Mais le jeu d'Yvan Attal impressionne, par sa souplesse à se fragmenter, à passer d'un bond de chat de la violence à l'attendrissement. On croirait voir un funambule marcher sur sa corde au-dessus du gouffre, le regard ailleurs, perdu dans la logique d'une bulle d'illusion qui le fait vivre. Le chauffeur, l'institutrice sont des personnages très maîtrisés aussi, rappelant qu'il y a un monde où l'exaltation se paye cher. Et Charlotte Gainsbourg reste égale à elle-même : juste et un peu bêtée.

Les enfants sont plus maladroits parfois, et Rochant n'a pas toujours réussi à décrocher leur naturel. *Aux yeux du monde* se départe d'invéraisemblances (ces enfants qui ne vont jamais au petit coin, cette gendarmerie plus incompétente que nature qui met plusieurs jours, au mépris d'une série d'indices, à retracer un autobus scolaire lancé à pleine vapeur dans la campagne française).

Mais le film, qui se veut allégorique, ne saurait se réduire à une lecture de premier degré. Il vient creuser une faille dans la morale sociale, montrer qu'au-delà du crime (et, coïncidence, cette semaine le film de Beaudin *Being at Home with Claude* diffuse le même message), certaines quêtes d'immanence et d'absolu justifient, absolument même, dans une dimension anarchique, des actes en apparence inexpiables.

Une coupe de champagne

Talons Aiguilles

Écrit et réalisé par Pedro Almodovar, avec Victoria Abril, Marisa Paredes, Miguel Bose, Pedro Diez Del Corral, Feodor Atkine, Ana Uzeiran, Rocio Munoz, Mairata O'Wisedo, Miriam Diaz Aroca, Image Alfredo Mayo, Musique: Ryuichi Sakamoto. Espagne, 1991. 113 minutes. Version originale, sous-titres anglais. Au Centre Eaton.

Francine Laurendeau

REBECA a toujours adoré sa mère, Becky Del Paramo, femme autonome et volontaire qui a préféré sa carrière de chanteuse populaire à sa vie familiale. Par conséquent, Rebeca a été abandonnée toute jeune. Un abandon très légal puisque la fillette a été élevée par son père, ex-mari de Becky.

Or, après quinze années à l'étranger, la vedette rentre à Madrid. Les retrouvailles vont être quelque peu tendues : la mère appréhende les reproches de la fille. Mais si Rebeca en a gros sur le cœur, sa rancune fond devant la resplendissante apparition.

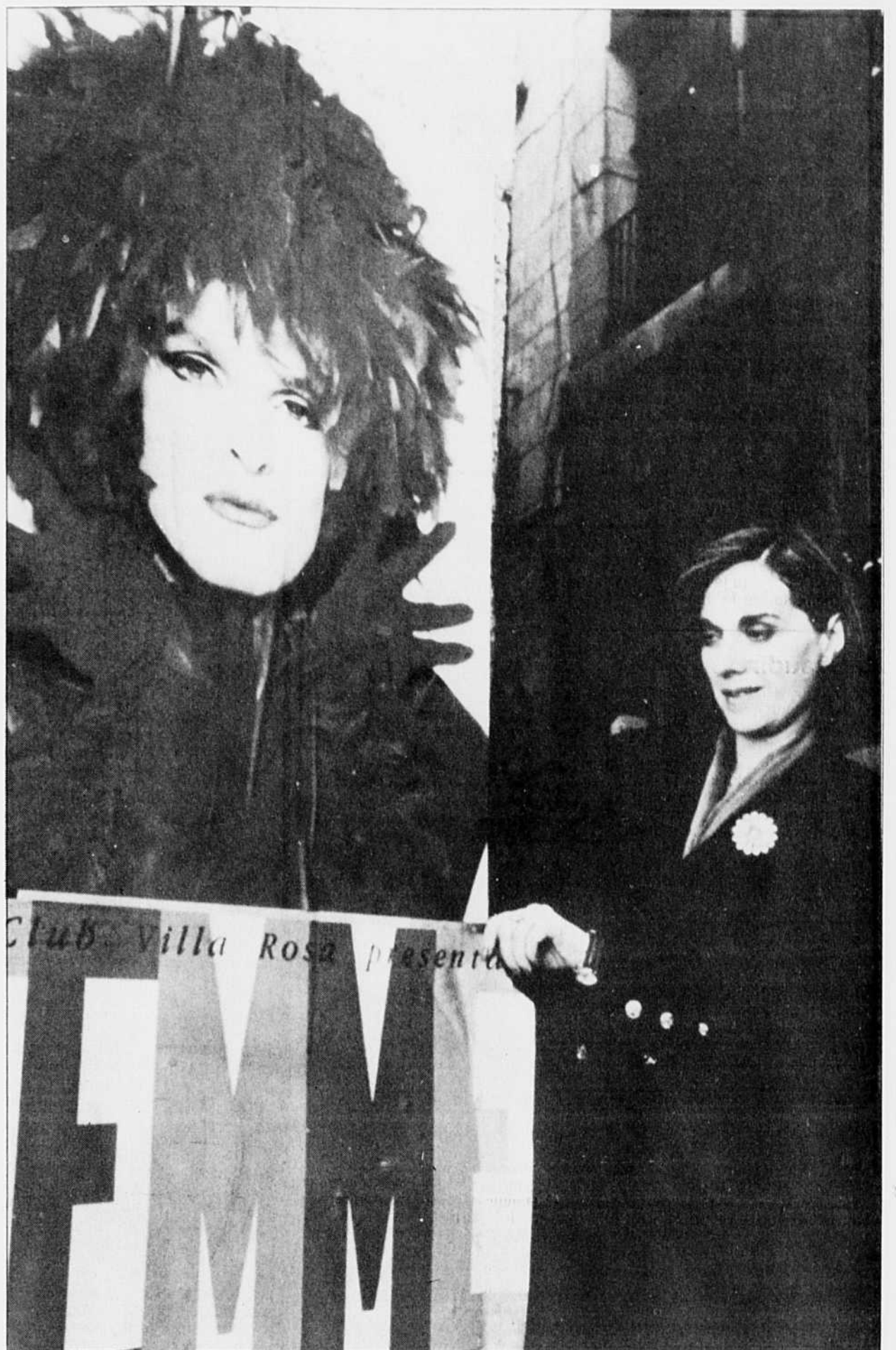
Cela nous vaut des explications orageuses et quelques entourloupettes sentimentales, un mari d'une jouissante mullerie, un étonnant numéro de cabaret, un meurtre mystérieux, une confession en direct à la télévision, l'enquête d'un juge particulièrement curieux et un dénouement mi-sombre, mi-rose. Une heure cinquante-trois minutes de plaisir. Ne me demandez pas de vous détailler ce film délicieux, autant vouloir recueillir les bulles d'une coupe de champagne.

Dès le générique, on est charmé, par la musique de Ryuichi Sakamoto qui témoigne d'une séduisante faculté d'adaptation. Nous sommes loin des admirables partitions orientalistes de *Merry Christmas, Mr. Lawrence* ou du *Dernier Empereur*. Cette fois, nous sommes bien en Espagne.

Attention, pas l'Espagne de *Carmen* des castagnettes et du flamenco. Ce serait plutôt le *Concerto d'Aranjuez* revisité par Miles Davis. Et puis on craque tout à fait lors du flash-back où Rebeca enfant, mignonne à croquer et adorablement perverse, décide de protéger sa mère contre son vilain amant.

Des détails m'ont parfois agacés dans les précédents films d'Almodovar. Cette manie, par exemple, de revêtir ses actrices de jupettes trop courtes et trop serrées, de chausures aux talons trop hauts et trop fins, comme pour entraver leur démarche qui devient sautillante, toujours à la limite du ridicule.

Eh bien Victoria Abril en Rebeca et Marisa Paredes en Becky Del Paramo s'agitent ici dans ces inconfortables attributs comme dans une seconde peau qui souligne leur grâce et leur fragilité, une fragilité, on le verra, qui n'est qu'apparente. Même constatation pour le comédien qui incarne un travesti dans la spécialité est l'imitation de Becky. Une imitation beaucoup plus subtile que ce qui a généralement cours dans ce genre de spectacle et qui donne lieu à des



Talons aiguilles, de Pedro Almodovar, avec Ana Lizaran.

jeux de miroir ma foi fort ingénieux, d'autres travestis dans le public imitant le travesti sur scène dans son numéro d'imitation...

C'est exquisement interprété et réalisé avec une entrainante vivacité. Mais j'ai été touchée, aussi, par la citation d'Ingmar Bergman évo-

quant le couple mère-fille dans *Sonate d'automne*. Empreint de tendresse et de gravité, ce petit film va plus loin qu'il en a l'air.

Lorsqu'un solliciteur frappera à votre porte en mars, donnez généreusement. Votre appui nous garde dans la course.



LA FONDATION CANADIENNE DU REIN

POUR L'AMOUR DU CINÉMA! Offrez une soirée formidable à votre Valentin. Certificates Cadeaux en vente dans tous nos cinémas FAMOUS PLAYERS. 866-0111

FAMOUS PLAYERS (Présentation à l'affiche) Victoria Abril, Marisa Paredes, Miguel Bose. "Une des plus belles jubilations de cinéma." "On pleure, on rit, on s'amuse. Ces 'talons' nous font mourir de plaisir." "Ce film déploie des trésors de fantaisie et d'humour dans les dialogues et les images."

TALONS AIGUILLES UN FILM DE PEDRO ALMODOVAR. V.O. ESPAGNOLE S.T. ANGLAIS AU LOEWS. 1-30-4-15-6-50-9-20. Tous les soirs 7:00-9:40. Samedi 4:30-7:00-9:40. COUCHE TARD 14h-15h.

VAN GOGH EN NOMINATION POUR 12 CÉSARS. "PRIX DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER" NATIONAL SOCIETY FILM CRITIC. LA DOUBLE VIE DE YERONIQUE. 12:50-3:10, 5:15-7:15-9:30.

HOLLYWOOD À TAMANRASSET. Les Films du Copuscule présente Selection Vues d'Afrique 1991.

"LE GRAND SIÈCLE À LA MODE ZEN" TRIOMPHE AU Q'JÉBEC COMME EN FRANCE

11 NOMINATIONS AUX CÉSARS • **49^e PRIX LOUIS-DELLUC MEILLEUR FILM DE 1991**

"TOUS LES MATINS DU MONDE MARQUERA LA DÉCENNIE!" Paul Toutant, Radio-Canada

"ILS VONT TOUT RAFLER AUX CÉSARS! Marielle y fait une interprétation bouleversante... J'ai pleuré les trois-quart du film: un pur chef-d'oeuvre comme on en voit extraordinairement rarement! J'ai adoré." Danielle Bombardier, Radio-Québec

"Un moment de grâce, de beauté et d'émotion... Un pur chef-d'oeuvre. Tous les matins du monde est envoûtant, stupéfiant de beauté, incontournable!" Odile Tremblay, Le Devoir

"Avec Tous les matins du monde, le XVII^e siècle s'élève d'entre les ombres: ce film est un chef-d'oeuvre!" René Homier-Roy, La Bande des Six, Radio-Canada

JEAN-LOUIS LIVI présente **GÉRARD DEPARDIEU, JEAN-PIERRE MARIELLE, ANNE BROCHET**

Tous les matins du monde un film de **ALAIN CORNEAU**

Avec la participation de **CAROLINE SIHOL, GUILLAUME DEPARDIEU, DESJARDINS, QUIGNARD, VAIOIS, ALLIANCE VIVAFILM, MARTINI**

1:00 - 3:10 - 5:20 - 7:30 - 9:45

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

LE DAUPHIN BEAUBIEN PRÈS D'IBERVILLE

Sam. et Dim. 2:00 - 4:30 - 7:00 - 9:30 Sem.: 7:00 - 9:30

"Miraculeusement adaptée par Jean Beaudin, **BEING AT HOME WITH CLAUDE**, une déchirante histoire d'amour et une œuvre parfaitement maîtrisée, devient un film magistralement mis en scène, interprété de façon poignante par des acteurs surprenants et parfaitement fidèle à l'idée de son auteur, René-Daniel Dubois. **L'AVENIR NOUS PERMETTRA SANS DOUTE D'APPELER CE FILM UN CLASSIQUE.**" René Homier-Roy, L'ACTUALITÉ

"Le défi a été brillamment relevé: Beaudin a réussi à pénétrer à l'intérieur de la tragédie." Doris Synette, Nouvelles TVA

"Tous les gens qui ont vu le film sont unanimes: **le film de Jean Beaudin est superbe!**" Francine Grimaldi, La Presse

"Avec ses ingrédients, comment **Being at Home** pourrait-il échapper au succès? Avant même l'annonce des Rendez-vous du cinéma québécois, le film de Beaudin passait déjà pour un chef-d'oeuvre et fait partie de ces trop rares films qui se trouvent portés vers le succès..." Jean-Pierre Tadros, CinéTV Vidéo

"ROY DUPUIS EST LE PLUS GRAND JEUNE ACTEUR DU QUÉBEC!" Danise Filiatrault

"L'intensité dramatique de Roy Dupuis relève de la pure performance et le film confirme la place de Jean Beaudin parmi les plus importants cinéastes québécois." Élie Castel, Séquences

UN FILM DE **JEAN BEAUDIN**

Being at home with Claude AVEC **ROY DUPUIS** ET **JACQUES GODIN**

A L'AFFICHE!

BERRI ST-DENIS & STE CATHERINE

LANGELIER LAURENTIE & JACQUES-CARTIER 255-5551

BROSSARD MAIL CHAMPLAIN

TERREBONNE 1071, CHEMIN DU COTEAU 471-6644

CARREFOUR LAVAL 2330, BOUL. LE CARREFOUR

CINÉMA

Des liaisons dangereuses

Final Analysis

De Phil Joanou. Avec Richard Gere, Kim Basinger, Uma Thurman, Eric Roberts. Scénario : Wesley Strick. Image : Jordan Cronenweh. Musique : George Fenton. E.-U., 1992.

Alain Charbonneau

RICHARD GERE est-il un acteur ? Est-il seulement un homme ? Rien n'est moins sûr. Ses traits racés, son profil grec, sa peau de cire, son sourire flûté, sa chevelure de crin de plus en plus sel et cette démarche un peu pincée, mi-putain (*American Gigolo*) mi-aristo (*Pretty Woman*) l'apparentent davantage à une espèce de machine, « predator » impitoyable de ces dames ou « terminator » glacé de la passion amoureuse. Même pédigrée pour Kim Basinger qui pose bien avant de jouer quoi que ce soit, comme si la précédaient dans ses rôles sa crinière blonde crépés, sa sensualité empruntée, sa mine plastique et son image à mi-chemin entre l'ange et le démon, entre l'ingénue et la femme fatale.

C'est dans ces moules que Phil Joanou (*UZ Rattle and Hum, State of Grace*) a coulé les figures-pivot de son quatrième film, *Final Analysis*, un thriller sur fond de psychanalyse, produit par Gere, où tous les jeux sont de chat et de souris et où la fin justifie des moyens pour le moins détournés. Psychanalyste de métier, Isaac Barr a pour patiente une jeune névrosée (Uma Thurman, la Cécile de Volange des *Liaisons dangereuses*) qui insiste auprès de lui pour qu'il rencontre sa sœur aînée, susceptible de l'éclairer sur les raisons de sa maladie — une histoire d'inceste. La rencontre a lieu, le coup de foudre aussi. Follement amoureux, Barr se trouve alors entraîné dans une passion adultère avec Heather (Basinger), cette femme qu'il ne sait pas encore légitime, mal mariée et sujette à d'étranges crises de folie lorsque sous l'effet de l'alcool.

Un soir, prise d'un de ces accès, Heather assène à son mari (Eric Roberts) qui le harcèle trois crochets lestés d'un haltère, qui le tuent raide.

Elle sera traduite en justice, et ce sera Barr qui l'épaulera tout au long du procès, se chargeant de lui trouver un avocat et le médecin compétent pour plaider l'irresponsabilité. Jusqu'au moment où par un concours de circonstances, il en arrive à mettre en doute l'innocence de Heather, et qu'il se rende compte qu'il a été l'instrument d'une délirante machination, ourdie par ces deux femmes dont il se croyait l'amant d'une part et de l'autre le thérapeute.

Le scénario recycle donc la formule bien connue du pion plongé à son insu dans une enquête dont il ne connaît pas tous les fils, cette formule qui a fait le succès de *Vertigo* d'Hitchcock et, plus près de nous, de *Body Double* de De Palma. Comme ces derniers, Joanou coupe son film en deux parties symétriques, dont la seconde se replie sur la première et lui donne un autre sens, et pour le spectateur, et pour le personnage manipulé. À Hitchcock, Joanou emprunte aussi la ville de San Francisco, dont la géographie est ici mise à contribution dans certaines scènes-clés. Là cependant où le maître du suspense savait capter l'architecture baroque des églises et la beauté sobre des parcs en fleurs, Joanou n'exploite qu'au compte-goutte les ressources secrètes de la ville, charcutant le plus souvent les espaces ouverts des paysages extérieurs par de gros plans sur les visages des acteurs (qui n'en méritaient pas tant).

Seule exception et seule trouvaille : le collage pur et simple (par surimpression) d'un phare au pied de Golden Gate, qui impose au pont célèbre un gardien enchanté et, dans un film où il est quelquefois question de phallus et d'oedipe refoulé, fort suggestif. C'est dans cette tour que l'intrigue se dénouera (autre clin d'oeil à Hitchcock) — une fin en rien expressionniste qui rappelle, Basinger à l'appui, les hautes volutes finales du dernier *Batman*.

Un suspense qui ne brille que par son efficacité, où Gere et Basinger parcourent le même itinéraire passionnel que dans *No Mercy*, mais cette fois à rebours.

JEAN-PHILIPPE DUVAL

Film sur un absent

Odile Tremblay

« J'AI BESOIN des hommes, mais j'ai peur de m'approcher d'eux. » Ça, c'est la phrase de Réjean Ducharme, l'incipit du *Nez qui voque* qui résume l'homme tout entier. Lui, ce trop vivant, fier, craintif et ambivalent qui, à force d'être avalé de partout, a choisi l'ombre.

Réjean Ducharme. Certains le prennent pour Luce Guilbeault, d'autres pour un fantôme ou en enfant-tôme, d'autres pour une facette de lui-même, ce Roch Plante, qui récupère des matériaux, les colle, les recrée. Comment tracer le portrait de notre écrivain sans visage ? Comment décrire Ducharme sans l'aide de Ducharme ? « Par fragments comme un casse-tête », répond Jean-Philippe Duval, téméraire jeune homme qui, à 23 ans, se lance dans cette aventure casse-gueule. Avec un mince budget serré de 350 000 \$, il tourne ces jours-ci un moyen métrage documentaire d'un peu moins d'une heure sur l'énigmatique génie littéraire. *La vie à du charme* sera présentée l'automne prochain sur les ondes de Radio-Québec dans le cadre des *Documentaires en vue*. À surveiller.

« *La vie à du charme* n'est ni une biographie, ni une succession d'informations, ni même un vrai documentaire, m'explique son auteur. Mettons que ce n'est pas un film sur le gars, mais autour du gars, avec du faux qui se marie au vrai. » Jean-Philippe Duval a eu envie de raconter son Ducharme à lui.

Mais qu'est-ce que l'univers du charismien peut bien représenter pour un gars qui a 23 ans en 92, un gars qui n'était même pas de ce monde quand *L'Avalee des avalées* vint secouer le Québec comme un tremblement de terre ? Un doute m'assaille. Et si le même choc se reproduisait d'une génération à l'autre... « Moi qui n'étais pas un « liseux », à vingt ans, j'ai découvert *Le nez qui voque*, acquiesce Jean-Philippe Duval. Et j'ai été transporté : ce style, cette folie, cette poésie, ce rythme, et ces enfants qui refusent d'être adultes mais le deviennent malgré eux. Dans ma vie, je traversais ce même passage. »

Au début donc, il y a une fascination. Jean-Philippe Duval est alors étudiant en cinéma à l'Université de Montréal, il a envie de parler de Ducharme, écrit synopsis sur synopsis. « Je trouvais cinématographique l'idée de réaliser un film sur un absent ». Mais auparavant, il participe aux « Fictions 16/26 », en réalisant le court métrage *La nuit tous les chats sont gris*, un film très « clipsesque », qui jette un regard en coin sur les



PHOTO JACQUES GRENIER

Jean-Philippe Duval

habitants d'un condo. Quand le concours *Documentaires en vue* est lancé, il propose le sujet Ducharme. C'est accepté.

Au tout début de sa recherche, histoire d'obtenir l'accord moral de l'homme invisible, Jean-Philippe Duval lui écrit. « Réjean Ducharme a lu votre projet et vous souhaite bonne chance », lui répond-il par la bouche de sa blonde. Ce furent là leur seul contact. Au cinéaste désormais de faire ses preuves...

La vie à du charme commence comme un vrai documentaire, en 66, quand un jeune auteur québécois inconnu et qui entendait bien le rester publia un roman sublime à Paris, chez Gallimard, laquelle *Avalee des Avalées* mit sans dessus dessous nos cénacles littéraires qui ne s'en sont d'ailleurs jamais remis. Ce début était inévitable, explique le cinéaste. Qui pourrait dissocier complètement Ducharme de son mystère ? Mais cette fausse piste dure dix minutes. Ensuite, le mythe tombe. Je regarde ailleurs. »

Un petit garçon de 12 ans (le comédien Jean-Benoît Couture) traversera tout le film, comme une vision onirique, Réjean enfant qui ap-

prenait le monde sur les Iles de Sorrel. On le verra jouer à la fenêtre, naviguer en chaloupe. « Ce personnage, c'est mon Mille-Mille à moi, dit Jean-Philippe Duval ». S'y mêlent des témoignages, ceux notamment de Robert Charlebois, de Jean-Pierre Ronfard, de Gérald Godin.

Le hic, c'est qu'on les a déjà entendus, à Scully ou ailleurs, les amis de Ducharme. Un gars comme Charlebois nous a raconté ad nauseam ses soirs de brosse et ses nuits de création, quand Réjean s'amusa à être son proliet et à nous dire « Fais-toi s'en pas ». Mais Charlebois a prévenu le cinéaste : « Je suis tanné du côté Fantomas de Ducharme. Tombe pas dans ce piège-là. » Jean-Philippe Duval trouve qu'il a bien raison : « Arrêtons de voir Ducharme comme un ermite. C'est un homme qui vit caché, pas en dehors du monde. Au contraire, il se nourrit de Montréal, du monde, de ce qui l'entoure. Il vibre à la fois au manque d'amour et à la peur d'amour. »

Le film abordera le rapport des témoins avec l'oeuvre et avec l'homme, au-delà du fantôme. S'y mêleront des extraits de la pièce *Inès Pérée* et *Inattendu* et des films *Les*

Bons Débarras et *Les Beaux Souvenirs*. Charlotte Laurier, Marie Tiflon ont des passages de romans. Sans parler du clip en pixillation sur une chanson de Ducharme-Charlebois, et des pages d'un livre qui s'ouvrent, se tournent et se ferment l'espace d'un moyen métrage.

« Votre défunt critique littéraire Alain Ponteau me faisait remarquer : Ducharme aime pas le beau. C'est vrai. Alors, je me suis interdit les plans bien cadrés, tout propres. On a tourné dans des dépotoirs. Ducharme, ça n'a rien à voir avec un beau petit parc en hiver, c'est un « stand » à patates. Un univers sale collé à une vision onirique de pureté que représente dans mon film le personnage du petit garçon. »

Jean-Philippe Duval vient de tourner des scènes d'hiver sur le traversier qui fait la navette entre St-Jacques et Sorrel. Il y aura du vent et du large et un enfant qui se prépare à devenir Réjean Ducharme et qui ne sait pas encore qu'on en fera un mythe. « Cessons donc de harceler l'homme, dit Jean-Philippe Duval à travers son film. Place à l'oeuvre. »

POUR L'AMOUR DU CINÉMA!
FAMOUS PLAYERS
 Offrez une soirée formidable à votre Valentin.
 Certificats Cadeaux en vente dans tous nos cinémas FAMOUS PLAYERS

«Après «UN MONDE SANS PITIÉ», ce film confirme le talent et l'efficacité du cinéaste et offre à un jeune acteur, Yvan Attal, un rôle-consécration.»
 LE MONDE
 «Charlotte Gainsbourg est mille fois plus vrai et plus touchante que dans «MERCi LA VIE».
 LE QUOTIDIEN
 «Éric Rochant, c'est déjà l'histoire du jeune cinéma français... un film dans lequel toute une génération va se retrouver.»
 ACTUA CINÉ
 «C'est cette marche lente vers une manière de rédemption désespérée qu'Éric Rochant raconte avec réalisme et tendresse.»
 LE FIGARO
 «Attal est carrément grandiose et toujours surprenant.»
 7 À PARIS
 «L'univers créé par Éric Rochant est devenu une composante incontournable dans le cinéma français.»
 CINÉMA

Maintenant à l'affiche!
 Un film d'ÉRIC ROCHANT avec
YVAN ATTAL **CHARLOTTE GAINSBORG**
AUX YEUX DU MONDE
 Le PARISiEN 12-45-3-00
 5-10-7-20-9-30
 Cinéma plus

FILMS/ VIDÉO
 Yves d'Avignon
 MONTREAL VU PAR
 Réalisé par Patricia Rozema, Atom Egoyan, Léa Pool, Michel Brault, Jacques Leduc et Denys Arcand. En français le 12 février.
 Série de six films d'auteur, six cinéastes chevronnés d'ici, d'une durée

À vous de jouer.
 PARTICIPATION
 18 SEM

un film de Claude Chabrol
Madame Bovary
 18 SEM
 CENTRE-VILLE 2001, RUE UNIVERSITY 1:00 - 3:45 - 6:30 - 9:15

10 NOMINATIONS AUX CÉSARS!
DELICATESSEN
 Pour information appelez : 849-FILM
 11 am - 10 pm
 CENTRE-VILLE 2001, RUE UNIVERSITY 20 SEM

d'une vingtaine de minutes chacun, transmettant une émotion, un sentiment de la métropole.
IMMUNITÉ DIPLOMATIQUE
 Drame politique canadien de Sturla Gunnarsson. Avec Wendell Meldrum, Ofelia Medina et Michael Hogan. Simultanément le 12 février.
 Une diplomate canadienne est envoyée au Salvador pour assurer le renouvellement d'un programme d'aide. Elle constate d'entrée que les sommes d'argent expédiées pour la

construction de logements, servent en fait à l'érection de casernes militaires. C'est alors qu'elle tente de renverser la chose, mais tant le régime au pouvoir que les réfugiés s'opposent à ce que soient restitués ces bâtiments. Même le chargé canadien au Salvador, qui devait lui venir en aide, oppose une résistance peu commune...
PURE LUCK
 Comédie de Nadia Tass. Avec Martin Short, Danny Glover, Sheila Kelley et Scott Wilson. Simultanément le 13 février.
 Une jeune femme disparaît au Mexique, ce qui ne semble pas surprendre son père, puisque toute sa vie elle a toujours été victime de malchance (!). Georges engage alors Eugene, également talonné par la déveine, pour partir à sa rescousse, ce qui ne fait pas l'affaire du détective chargé de l'enquête. Les deux hommes se lient d'amitié au fur et à mesure qu'ils amassent des renseignements sur sa disparition.

MATTERS OF THE HEART
 Drame sentimental réalisé par Michael Rhodes d'après le roman de Barbara Wersba (*The Country of the Heart*). Avec Jane Seymour et Christopher Gartin. Simultanément le 13 février.
 Le jeune Steven rêve de devenir pianiste de concert dans une petite ville qui n'offre rien d'attrayant pour un tel projet de carrière. Même que son père, un vétérinaire handicapé, s'oppose à ses ambitions musicales. Plus encore quand une pianiste de réputation internationale, récluse pour composer un concerto, s'installe

dans le patelin, n'a pas de temps à lui accorder. Elle consent finalement à l'entendre et, réalisant l'étendue de son talent, et le prendre comme élève. Leur passion commune pour la musique se développe en une liaison inattendue.
ÉGALEMENT DISPONIBLES
IRON MAZE (Thriller psychologique réalisé par Edward R. Pressman et Oliver Stone. Avec Jeff Fahey et Bridget Fonda. En anglais le 13 février) : Une véritable légende faite de passion et de suspense, mêlant le crime facile et la difficile contradiction du choc de cultures. Passion, trahison et meurtre : trois histoires différentes en une, trois mensonges pour s'en sortir.
VOYAGE VERS L'ESPOIR (Film suisse réalisé par Xavier Koller. Avec Necmettin Cobanoglu, Nur Süer et Emin Sivas. En anglais le 13) : Une famille turque décide d'émigrer en Suisse, convaincue qu'il s'agit du paradis sur Terre. Après quelques mésaventures à la frontière et l'entrée en clandestinité sur un cargo, le trio se retrouve à Naples. Ils décident enfin de se rendre vers la « vie meilleure », en compagnie d'autres fugitifs, grâce à la collaboration de passeurs peu scrupuleux. à nouveau, les mauvais temps transforment leur voyage en véritable cauchemar.

RETOUR D'UN GRAND FILM!
 GÉRARD D'AVIGNON DANS UN FILM DE ALAIN RESNAIS
MON ONCLE D'AMÉRIQUE
 AVEC LA COLLABORATION DU PROF HENRI LABORIT SCÉNARIO JEAN BRUAULT
 Tous les soirs : 7h, 9h20
 Dim. : 2h, 4h30, 7h, 9h20
Festival
 17^e SEM. EN NOMINATION MEILLEUR FILM ÉTRANGER - CÉSARS 92
 Tous les soirs : 7h30, 9h15
 35, MILTON (angle Clark/Sherbrooke) 849-7277
TOTO LE HEROS
 UN FILM DE JACO VAN DORMAEL
 Mar. et sam. : 5h30, 7h30, 9h15
 Dim. : 1h30, 3h30, 5h30, 7h30, 9h15

THÉÂTRE

Le quotidien rattrapé par l'Histoire

Création de *Conte d'hiver 70*, d'Anne Legault, au Théâtre d'aujourd'hui

Gilbert David

À SA SORTIE du Conservatoire en 1981, Anne Legault se bute à une situation théâtrale peu engageante. Les rôles se font rares, notamment dans les grandes compagnies, alors que l'activité théâtrale connaît une contraction, pour employer un euphémisme, qui ne favorise pas les comédiens débutants. Mais, la jeune femme de 23 ans, au cours de sa dernière année de formation en interprétation, a aussi pris goût à l'écriture dramatique, à travers l'adaptation pour la scène de *La République des animaux* de George Orwell et la traduction de *Live like Pigs* de John Arden. C'est donc dans cette direction qu'elle oriente sa créativité, tout en restant disponible à des emplois de comédienne — on la verra notamment en 1981 dans *Le Naufrage de la Sainte-Anne*, une production de Radio-Québec, dans une réalisation de Jean Salvy, où elle tient le premier rôle.

Sa première pièce, *Les Ailes ou la Maison cassée*, qu'elle écrit en 1982, est créée trois ans plus tard par la Ballongue, dans une mise en scène de Lorraine Pintal. « Je m'étais identifiée aux trois personnages que je venais d'écrire », se souvient-elle au moment de notre rencontre dans les bureaux du Théâtre d'aujourd'hui. « Écrire de la fiction, c'est être capable de se projeter dans plus d'un personnage à la fois », fait-elle remarquer simplement.

Même si cette première œuvre connaît en 1985 un succès mitigé, la rencontre avec Lorraine Pintal s'avère déterminante pour le jeune auteur. Anne Legault a heureusement en réserve une autre pièce, commencée en 1983, qui allait véritablement lancer sa carrière d'écrivain dramatique : *La Visite des sauvages*. Ce deuxième texte reçoit un soutien du Centre des auteurs dramatiques (Cead) qui permet à Legault, à la suite d'un atelier sous la direction de Pintal, d'y mettre la touche finale. « Une chance que le Cead existe ! », s'exclame-t-elle. « Un texte dramatique n'est vivant qu'une fois joué, et l'auteur profite toujours des occasions d'entendre son texte par la bouche de comédiens réunis en atelier, ce qui permet de relancer son écriture. »

La Visite des sauvages est finalement créée par la Compagnie Jean-Duceppe en 1986, dans une mise en scène de Pintal. La pièce touche le public et la critique qui signale la force de cette écriture introspective, capable de fouiller les zones troubles d'un microcosme familial, à l'aube

de la Révolution tranquille. Publiée la même année chez VLB éditeur, la pièce se voit décerner le Prix du Gouverneur général.

En 1988, Legault écrit *Signer*, à partir de l'œuvre de Gauvreau, en imaginant l'interaction des cosignataires de *Refus global*, le célèbre manifeste de 1948, pour les finissants du Conservatoire, que dirige Claude Poissant. En 1990, le Théâtre du Rideau Vert crée, dans une mise en scène de René Richard Cyr, *O'Neill*, une pièce qui a comme pivot le dramaturge américain au moment où il est à dramatiser son propre roman familial dans *Long Day's Journey into Night*, et sur lequel Legault, précise-t-elle, « projette ses propres préoccupations d'auteur ».

Par sa thématique et par sa structuration formelle, l'univers dramatique d'Anne Legault participe de ce qu'on pourrait appeler le nouveau réalisme psychologique. Théâtre de l'intériorité clivée, où un personnage en situation de crise — Viviane dans *La Visite des sauvages* ou O'Neill dans la pièce du même nom — est aspiré par la quête de son origine, de ce *drame antérieur* qui nourrit son angoisse actuelle et qui le pousse à en tenter la reconstitution.

Pour sa nouvelle pièce, *Conte d'hiver 70*, dont la première aura lieu mardi prochain au Théâtre d'aujourd'hui (qui la présente en coproduction avec le Théâtre populaire du Québec), Anne Legault aborde pour la première fois, me semble-t-il, une thématique politico-historique. Comme le titre le laisse soupçonner, l'auteur a choisi comme point d'ancrage la Crise d'octobre de 1970 au Québec. Mais, Legault se défend bien d'avoir écrit un drame historique qui raconterait par le menu les fameux événements, encore moins d'avoir versé dans la commémoration : « Ma pièce est un conte, c'est-à-dire une histoire à la fois inventée et vraie. J'ai choisi d'établir un parallèle entre le moment historique qu'est la Crise d'octobre, en fait un peu après en décembre, à l'approche de Noël, à travers le destin de deux terroristes en fuite qui ont trouvé refuge à l'étage d'une épicerie située sur l'île Perrot, alors qu'en bas, des gens ordinaires vivent au quotidien, prisonniers de leur petit monde. Ces derniers vivent en quelque sorte en dehors de l'Histoire, mais l'Histoire va les rattraper. »

Anne Legault se dit par ailleurs contente de la manière dont le travail sur son texte a été mené par André Brassard qui signe la mise en scène de cette fable dont le noyau dur est le poème d'Éluard, intitulé *Liberté*, qu'une jeune fille de 12 ans,

Suzanne, essaie de mémoriser pour un concours scolaire tout au long de l'action. « André Brassard est un prodigieux analyste de texte et il reste toujours très ouvert. La discussion peut aller très loin parce qu'il n'a jamais eu une idée toute faite. »

Conte d'hiver 70, c'est donc un jeune couple, Jogues Dorais (joué par Normand D'Amour) et Hélène Simoneau (Hélène Major) que les circonstances — la loi des mesures de guerre, et ce qui s'ensuit — obligent à se terrer et à faire à chaud le bilan, non sans s'écarter mutuellement, de leur idéal révolutionnaire. D'autre part, dans l'arrière-boutique de l'épicerie de Marguerite Deslauriers (Frédérique Collin), on pénètre dans l'intimité de sa famille à travers les personnages de sa fille de 12 ans, Suzanne (Pascale Montpetit), et de sa propre mère, Adeline Lestang (Marjolaine Hébert) qui se présentera inopinément une bonne journée. Porteurs de la rumeur du monde, des chauffeurs de taxi attendent les appels dans un local adjacent à cette salle, et viennent périodiquement se mêler au train-train familial des Deslauriers : le propriétaire de la station, Armand Ménard (Louis Desantis) et Réjean (Denis Bernard) qui contrôlent comme ils peuvent le frère fou d'Armand, « Menaïlle » (Roger Larue). La situation commencera à se corser avec l'arrivée dans les parages d'un officier de la RCMP, l'inspecteur Dieumegarde (Pierre Curzi).

« Notre rapport à l'Histoire n'est pas clair au Québec, commente Legault, et on ne peut pas rester comme on est là. J'ai l'impression que l'on vit présentement une situation historique et qu'on ne le sait pas. Dans ma pièce, j'ai montré des individus qui sont traités socialement comme des bandits, des méchants terroristes, mais qui sont aimés comme êtres humains par ceux qui les côtoient, en ignorant leur véritable identité. Ce n'est pas mon rôle de juger les actes des felquistes. — « Tout le monde a ses raisons », comme disait Jean Renoir. Il me suffit de savoir qu'ils les ont pleinement revendiquées, avec leurs conséquences. Il me semble que ce ne sont pas eux les perdants dans mon histoire parce qu'ils assument leurs responsabilités et parce qu'ils ont bien compris que, devant l'exploitation, on ne peut pas entrer chez soi et être heureux. Je pense qu'il y a une limite à se faire déposséder tout le temps. »

Sur fond de nos éternelles tergiversations constitutionnelles, voilà une pièce qui promet de réveiller de vieux fantômes...



Anne Legault

PHOTO JACQUES GRENIER

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL CHARLES DUTOIT

LES CONCERTS GALA
Ivan Fischer, chef
Louis Lortie, piano
 11 et 12 février, 20h00

ANHALT: Sonance - résonance
GRIEG: Concerto pour piano en la mineur, opus 16
DVORAK: Symphonie no 8 en sol majeur, opus 88

Commanditaire 12 février: **HEWLETT PACKARD**

SALLE WILFRID-PELLETIER

EN VENTE À L'OSM: 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS: 842-2112 (taxes et redevance Place des Arts incluses)
BILLETS: 10,10\$ 23,41\$ 32,45\$ 44,68\$
 CAUSERIE PRÉ-CONCERT 18h30, BILLETS 3,00\$ Commandité par: **The Gazette**



ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL
 Chef d'orchestre: **ALEXANDER BROTT**

MICHALA PETRI, flûte à bec
 « de renom international »

CONCERTOS DE HANDEL, SAMMARTINI, VIVALDI
 MOZART — MAHLER — BROTT
LUNDI, 10 FÉVRIER, 20h

Billets **25 \$, 18 \$** en vente à la Place des Arts

Salle Wilfrid-Pelletier
 Place des Arts
 Réservations téléphoniques: **514 842 2112**, Frais de service, Redevance de 1 \$ (+ T.P.S.) sur tout billet de plus de 10 \$.

Je reviens vous enchanter.

PROCUREZ-VOUS DÈS AUJOURD'HUI VOS PLACES POUR LE RETOUR DU FANTÔME!
 À PARTIR DU 16 DÉCEMBRE 1992 : REPRISE POUR UN TEMPS LIMITÉ!

THE PHANTOM OF THE OPERA **RÉSERVEZ UNE SOIRÉE (514)790-2222**

GROUPE (20 et plus)
 Téléphonez: (514) 874-9155 au Québec, (416) 925-7466 en dehors du Québec

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, Montréal
 Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster situés dans certains magasins de la Baie

ACADEMY OF ST. MARTIN IN THE FIELDS
 Directrice artistique: Iona Brown
Au programme: MOZART, CHOSTAKOVITCH, SCHUBERT
le 23 février 1992 à 20 h

LES BALLETS JAZZ DE MONTREAL
 Directrice artistique: Geneviève Solbano
AVEC LE TRIO FRANÇOIS BOURASSA SUR SCÈNE
 Les Arts du Maurier Ltée célèbrent le 20^e anniversaire
Les 26, 27, 28 et 29 février 1992 à 20 h

LA TOURNÉE DU 20^e ANNIVERSAIRE
 Hartford: «Une compagnie Montréalaise qui exploite le meilleur du monde de la danse!» The Hartford Courant, 25 janvier 92
 Kitchener: «...l'élégance et l'énergie de la danse moderne se fusionnent à l'émotion et au rythme du jazz!» Kitchener-Waterloo Record, 21 janvier 92
 Ottawa: «A stunning performance!» The Citizen, 19 janvier 92

LES CHAMPIONS
 de la Coupe du Monde de patinage artistique SUR LA SCÈNE DE LA PLACE DES ARTS
UNE VÉRITABLE GLACE SUR SCÈNE!!!

Elizabeth MANLEY
 Robin COUSINS
 Charlene WONG
 Alexandre FADEEV
 Linda FRATIENNE
 Charlie TICKNER
 Lisa-Marie ALLEN
 Natalie et Wayne SEYBOLD
 Cindy LANDRY et Peter OPPERGARD
 Scott WILLIAMS

LES 4, 5, 6, 7 ET 8 MARS 1992 À 20 H
MATINÉES: LES 7 ET 8 MARS 1992 À 14 H

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
 Réservations téléphoniques: 514 842 2112
 Également en vente chez ADMISION: 514 522 1245

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
 Réservations téléphoniques: 514 842 2112
 Également en vente chez ADMISION: 514 522 1245

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
 Réservations téléphoniques: 514 842 2112
 Également en vente chez ADMISION: 514 522 1245



Keith Richards, toujours le même

Keith Richards
And The X-Pensive Winos
Live At The Hollywood Palladium,
December 15, 1988
Virgin

Sylvain Cormier

VOUS AVEZ VU *The Rolling Stones 16-The Max*? Sinon les lèvres de Mick Jagger, suffisamment grossies par la caméra IMAX pour concurrencer Godzilla et terroriser Tokyo, qu'on retient-on? En deux mots et en un seul homme: Keith Richards. Lorsque le guitariste au faciès raviné s'avance vers le micro central pour chanter *Happy*, son hymne national depuis 1972, on comprend à quel point tout ce qui nous rattache encore aux Stones tient à lui, à sa gestuelle désarticulée, à ses riffs glorieusement répétitifs, aux clin d'oeil qu'il lance à Ron Wood, à sa gueule de vieux bluesman noir (ce qui, pour un blanc de Dartford, Angleterre, n'est pas un mince exploit), à sa mine réjouie d'héroïnomanie réhabilitée, à son regard éternellement noyé dans le Jack Daniels, à son bonheur de constater que ses Stones n'amasent pas trop de mousse après un quart de siècle d'une délinquance de moins en moins juvénile.

Si le commun des mortels n'a jamais vu des Stones que Jagger et ses divers appendices, le véritable fan des Stones, lui, ne jure que par Keith Richards, au moins depuis *Jumping Jack Flash* (1968) et *Honky Tonk Women* (1969), les deux riffs majeurs de Richards qui ont permis aux Stones de survivre à la fois aux excès de psychédélicisme et à la mort de Brian Jones. Des riffs immédiatement reconnaissables qui ont défini un son, le son définitif des Stones. De fait, lorsque l'on dit d'une musique qu'elle est stonienne, on entend par là qu'elle intègre des riffs à la Richards. Et il y en a partout. Dans les chansons de John Mellencamp, des Tragically Hip, des Black Crowes. Chacun s'en réclame. Même Carole Laure remercie Richards dans le livret du tout récent *She Says Move On*, c'est dire.

Rolling Stone à vie, Keith n'aurait jamais été tenté par l'aventure solo si les autres stones ne s'étaient mis à prendre des pauses de trois ans entre les albums et les tournées, et si Jagger n'avait pas déserté le groupe en plein enregistrement de *Dirty Work* (1986) pour entamer une carrière parallèle en solo. Alors, pendant que Mick faisait son cinéma, Charlie Watts écoutait son jazz et Bill Wyman draguait les lycéennes, Keith regarda ailleurs. Et il se rendit compte qu'il pouvait jouer avec Chuck Berry si ça lui chantait, ou John Lee Hooker, ou encore U2 et Johnnie Johnson. Ce qu'il fit.

Enfin libre dans sa tête, Richards put enfin se payer un groupe avec des gars comme lui, qui ne pensent à rien d'autre qu'à jouer. Une belle bande de « pochards de luxe » (les X-Pensive Winos): Steve Jordan, l'ancien batteur du World's Most Dangerous Band (le groupe-maison

du talk-show de David Letterman), qui partage avec Charley Drayton basse et batterie; le fidèle Bobby Keys au saxo ténor; le claviériste Ivan Neville (issu de la célèbre famille louisianaise); l'as guitariste californien Waddy Wachtel et la chanteuse Sarah Dash. En 1988, avec ses Winos et quelques autres bons vivants, dont Stanley Buckwheat Dural, le roi de zydeco, Richards enregistra *Talk Is Cheap*, son premier album solo, un remarquable effort doublé d'un succès critique. Fouettés, les autres Stones s'empressèrent de rappeler Keith à l'ordre et au bercail. Richards et ses Winos eurent à peine le temps de terminer la mini-tournée déjà planifiée.

C'est l'album-témoin de cette équipée que lance aujourd'hui Virgin, trois ans après le fait, un album qui n'aurait pas vu le jour si les enregistrements pirates des spectacles n'avaient été si nombreux et la demande si grande. Il fallait de plus rassasier les *Keitholics* de la planète, qui se rongeaient les ongles à attendre le deuxième album solo sur lequel Richards sue depuis l'été dernier avec ses Winos et quelques invités notables (dont Tom Waits, semble-t-il). La tournée ayant été préparée à la va-vite, on s'explique aisément que le matériel de *Talk Is Cheap* constitue l'essentiel de *Live At The Hollywood Palladium* (neuf titres sur 13). S'ajoutent l'incontournable *Happy*, un reggae (le *Too Rude* du tandem Dunbar-Shakespeare), ainsi qu'une lecture extrêmement chaleureuse du *Time Is On My Side* d'Irma Thomas, ce classique de la musique *soul* que l'on associe aux Stones depuis leur version de 1964.

Mais c'est la réapparition inespérée de *Connection*, un titre de l'album *Between The Buttons* (1967), qui réjouira l'aficionado. Première chanson jamais chantée sur disque par Richards, ce rock pur et dur contrastait largement avec les sonorités psychédéliciques de l'époque, et annonçait la période faste des riffs richardiens. La version livrée par Keith et ses Winos l'actualise sans la dénaturer. Un régal.

Une heure avec Keith en spectacle, ne le cachons pas, c'est une heure de riffs qui se ressemblent tous. Richards admet volontiers travailler constamment les mêmes passages, dont la plupart sont empruntés aux Bo Diddley, Jimmy Reed, Howlin' Wolf, Muddy Waters et Chuck Berry. Que *How I Wish* réédite l'intro de *Street Fighting Man*, que *Struggle* s'inscrive dans la foulée de *Rock And A Hard Place*, que *Locked Away* combine des éléments de *Waiting On A Friend* et *Memory Motel* ne devrait surprendre ni décevoir personne. Richards se contrefout de l'originalité, qu'il considère comme un concept fallacieux dans le contexte rock, de sorte qu'il concentre tous ses efforts à créer des bonnes vibrations. Tout ce qu'il veut, c'est que ça clique, comme disait Charley. Et il y parvient, comme avec les Stones des bons soirs. Bon riff ne saurait mentir.

JAZZ

Si on faisait chinois, pour une fois

Serge Truffaut

LES CHINOIS, question jazz et blues, mine de rien, ils en connaissent les meilleurs morceaux. C'est même à se demander s'ils n'auraient pas été les premiers chroniqueurs de ces métaphores sonores dont une certaine et belle voix s'est attachée en à commenter les reliefs.

Tenez, prenons Lao-Tseu par exemple. Il y a vingt-quatre siècles de cela, il avait remarqué, comme ça en passant, qu'elle « produit sans s'approprier/ elle agit sans rien attendre/ son oeuvre accomplie elle ne s'y attache pas/ et puisqu'elle ne s'y attache pas/ son oeuvre restera ». Quel était le sujet de cette chronique en forme de haïku? Billie Holiday, évidemment. Qui d'autre?

Bien entendu, il se trouvera des esprits chagrins, des mals embouchés, et pas seulement des trompettistes, pour nous faire remarquer, sur un ton naturellement péremptoire, que Lao-Tseu c'était dans l'antiquité alors que Billie c'est dans la modernité. Il y a là un point. C'est sûr qu'il y a un hiatus temporel. Mais si Billie s'était réincarnée. Parce que...

Parce que le volume huit de la série *The Quintessential Billie Holiday* sur étiquette Columbia/Sony, c'est exactement cela: *Son oeuvre accomplie/ elle ne s'y attache pas/ et puisqu'elle ne s'y attache pas/ son oeuvre restera*. Et pourquoi cet album-là précisément? Parce qu'il est la trace d'une Billie rarement aussi radieuse, voire aussi heureuse.

On s'explique. Toutes les pièces ici réunies ont été confectionnées au cours de l'année 1939-40. Soit après le terrible *Strange Fruit* et avant les années de la déchéance, de la profonde, mais sobre, tristesse. C'est l'année au cours de laquelle Billie décroche, enfin, un bon et long contrat au *Cafe Society*, à New York, après des mois et des mois de tournées d'autant plus exténuantes ou éprouvantes que la ségrégation n'était ni une métaphore ni un cliché.

C'est l'année au cours de laquelle elle a chanté, il faut le souligner, *Laughing At Life*. À ses côtés, il y



avait Teddy Wilson, le pianiste de la clarté, Roy Eldridge, le trompettiste heureusement cabotin, Freddie Greene, le guitariste au rythme logique et implacable, et il y avait Lester Young, le saxophoniste de la fraîcheur, le sculpteur des notes aérées. C'est dire si Billie était bien entourée. D'autant qu'à côté de ces messieurs, il y avait les seconds violons. Et lorsqu'elle ne chante pas en présence de Lester et Teddy, c'est en présence de Tab Smith ou Charlie Shavers.

Tous ensemble, ils ont enregistré *Them There Eyes*, *Swing Brother*, *Swing Night And Day*, *The Man I Love*, *You're Lucky Guy*, *You're A Lucky Guy*, *Ghost Of Yesterday*, *Body And Soul*, *What Is This Going To Get Us?*, *Falling In Love Again* (*Can't Help It*), *I'm Pulling Through*.



Tell Me More And More, *And Then Some*, *Time On My Hands*, *I'm All For You*, *I Hear Music*, *The Same Old Story*, et *Practice Makes Perfect*.

Tous les membres de l'orchestre

jouent avec une telle aisance, une telle facilité, avec une joie si évidente, bref, tous ces messieurs construisent une charpente si solide qu'il ne reste plus à Billie qu'à glisser, ici, une virgule, et là, un point-virgule. Et comme elle était maîtresse de la ponctuation, et quand plus elle ne s'essayait pas de s'attacher les morceaux interprétés, c'est dire si son oeuvre, ce volume 8, restera. Comme l'avait noté Lao-Tseu.

La voix, outre Billie Holiday, Ella Fitzgerald et Sarah Vaughan, s'en étaient également emparés. Ces trois femmes, ces trois chanteuses, ont été littéralement les classiques du chant dans le jazz. Après elles, il y eut quelqu'un. Il y eut un homme qui prit le chant classique tel que ce triumvirat l'avait conçu pour en repousser les limites. Son identité? Jon Hendricks.

Né à Toledo en 1921, ce fils de pasteur devra attendre 1954 avant d'enregistrer, en compagnie de King Pleasure, un premier morceau. Un premier chant. Un premier scat. Car notre homme, notre Hendricks, était, et demeure, un champion du genre. En 1957, il s'associe à Dave Lambert. Puis, lors d'une émission télé, Lambert et Hendricks repèrent Annie Ross, alors choriste de Perry Como. Séduits par sa maîtrise, ils lui demandent de rejoindre à eux pour former le *Lambert, Hendricks & Ross*.

Le 6 août 1959, ils sont au studio CBS situé sur la 30e rue à New York. Avec Gildo Mahones au piano, Charles Isaacs à la contrebasse, Walter Bolden à la batterie, et le délicieux Harry Edison à la trompette. Ils gravent *Charleston Alley*, *Twisted Bijou*, *Cloudburst*, *Centerpiece*, *Cotton-tail*, *Midnight Indigo*, *Come On Home*, *Home Cookin'*, quelques autres morceaux de choix et ils enregistrent... *Moanin'* de Bobby Timmons.

Ce *Moanin'*, c'est la pièce montée du jazz vocalisé. Ce *Moanin'* et les autres pièces qui, si elles ne sont pas montées, n'en sont pas moins des pièces charmantes ont été réunies par Columbia/Sony sous le titre *Everybody's Boppin'*.

LES MÉDICAMENTS, FAUT PAS EN ABUSER!

Santé et Services sociaux Québec



STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL

Directeur artistique: Christopher Jackson

pour célébrer la fondation de Ville-Marie

Les Arts du Maurier Ltée présentent

Motets à la Vierge

• 1534-1642 •

avec le chœur du Studio

accompagné des positif, violoncelle, contrebasse et thobora

sous la direction de Christopher Jackson

dimanche 9 février 1992; 20h00

église Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement au 500 est, av. Mont-Royal (métro Mont-Royal)

Billets: 20 \$ (rég.) 14 \$ (ét. et 65+)

renseignements et réservations 843-4007

Billets en vente chez Église Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement Archambault, 500, Sainte-Catherine est Lettre Son, 5054, avenue du Parc Maximusque, 1201, Crescent (fruits de 75¢ par billet)

OPERA PICCOLA

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL

Chef d'orchestre: BORIS BROTT



Benoit Boutet ténor



Marie-Danielle Parent soprano



Claude Corbeil baryton

Mozart "Bastien, Bastienne"
Quesnel "Colas, Colinette"
avec costumes originaux

LUNDI 2 MARS À 20 H.

Présenté par:

Les Arts du Maurier Ltée

Billets en vente à la Place des Arts: \$18 et \$25

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ (+ T.P.S.) sur tout billet de plus de 10 \$.

MISE EN SCÈNE: BRIGITTE HAENTJENS AVEC MARC BÉLAND, SYLVIE DRAPEAU, DAVID LA HAYE, NORMAND CANAC-MARQUIS, PATRICE COQUEREAU ET ISABELLE VINCENT. DU 14 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1992 · 5066, RUE CLARK



COMPLÉT

supplémentaires du 16 au 22 février

B É R É N I C E

ESPACE GO THEATRE RACINE

RÉSERVATIONS 271-5381 OU RÉSEAU ADMISSION 522-1245

PIERRE FLYNN
18-19-20-21 MARS 1992 CLUB SODA
LE DEVOIR CKOI 96.9 FM
BILLETTS EN VENTE AU CLUB SODA: 270-7848 ET ADMISSION. RÉSERVATIONS: 522-1245 LUN/JEU 17,50\$ VEN/SAM 20,50\$ + TAXE ET FRAIS DE SERVICE

Conte d'hiver 70
de Anne Legault
Mise en scène: André Brassard avec Denis Bernard • Frédérique Collin • Pierre Curzi Normand D'Amour • Louis de Santis • Marjolaine Hébert Roger Larue • Héliène Major • Pascale Montpetit
théâtre d'aujourd'hui
3900, rue St-Denis Réservations: 282-3900
une coproduction du Théâtre d'Aujourd'hui et du Théâtre populaire du Québec
PRATT & WHITNEY CANADA

le cahier du Samedi CINÉMA

Toutes les informations à paraître dans cette page doivent parvenir par écrit au DEVOIR au plus tard le mardi de chaque semaine.

ASTRE I: (849-3456) - Shining Through 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 40 ven. sam. dern. spect. 24 h 11: L'été de mes onze ans 7 h, 9 h 30, 11 h 15, 13 h 30, 15 h 45, 17 h 15, 19 h 30, 21 h 15, 23 h 30, 25 h 45, 27 h 15, 29 h 30, 31 h 45, 33 h 15, 35 h 30, 37 h 45, 39 h 15, 41 h 30, 43 h 45, 45 h 15, 47 h 30, 49 h 45, 51 h 15, 53 h 30, 55 h 45, 57 h 15, 59 h 30, 61 h 45, 63 h 15, 65 h 30, 67 h 45, 69 h 15, 71 h 30, 73 h 45, 75 h 15, 77 h 30, 79 h 45, 81 h 15, 83 h 30, 85 h 45, 87 h 15, 89 h 30, 91 h 45, 93 h 15, 95 h 30, 97 h 45, 99 h 15, 101 h 30, 103 h 45, 105 h 15, 107 h 30, 109 h 45, 111 h 15, 113 h 30, 115 h 45, 117 h 15, 119 h 30, 121 h 45, 123 h 15, 125 h 30, 127 h 45, 129 h 15, 131 h 30, 133 h 45, 135 h 15, 137 h 30, 139 h 45, 141 h 15, 143 h 30, 145 h 45, 147 h 15, 149 h 30, 151 h 45, 153 h 15, 155 h 30, 157 h 45, 159 h 15, 161 h 30, 163 h 45, 165 h 15, 167 h 30, 169 h 45, 171 h 15, 173 h 30, 175 h 45, 177 h 15, 179 h 30, 181 h 45, 183 h 15, 185 h 30, 187 h 45, 189 h 15, 191 h 30, 193 h 45, 195 h 15, 197 h 30, 199 h 45, 201 h 15, 203 h 30, 205 h 45, 207 h 15, 209 h 30, 211 h 45, 213 h 15, 215 h 30, 217 h 45, 219 h 15, 221 h 30, 223 h 45, 225 h 15, 227 h 30, 229 h 45, 231 h 15, 233 h 30, 235 h 45, 237 h 15, 239 h 30, 241 h 45, 243 h 15, 245 h 30, 247 h 45, 249 h 15, 251 h 30, 253 h 45, 255 h 15, 257 h 30, 259 h 45, 261 h 15, 263 h 30, 265 h 45, 267 h 15, 269 h 30, 271 h 45, 273 h 15, 275 h 30, 277 h 45, 279 h 15, 281 h 30, 283 h 45, 285 h 15, 287 h 30, 289 h 45, 291 h 15, 293 h 30, 295 h 45, 297 h 15, 299 h 30, 301 h 45, 303 h 15, 305 h 30, 307 h 45, 309 h 15, 311 h 30, 313 h 45, 315 h 15, 317 h 30, 319 h 45, 321 h 15, 323 h 30, 325 h 45, 327 h 15, 329 h 30, 331 h 45, 333 h 15, 335 h 30, 337 h 45, 339 h 15, 341 h 30, 343 h 45, 345 h 15, 347 h 30, 349 h 45, 351 h 15, 353 h 30, 355 h 45, 357 h 15, 359 h 30, 361 h 45, 363 h 15, 365 h 30, 367 h 45, 369 h 15, 371 h 30, 373 h 45, 375 h 15, 377 h 30, 379 h 45, 381 h 15, 383 h 30, 385 h 45, 387 h 15, 389 h 30, 391 h 45, 393 h 15, 395 h 30, 397 h 45, 399 h 15, 401 h 30, 403 h 45, 405 h 15, 407 h 30, 409 h 45, 411 h 15, 413 h 30, 415 h 45, 417 h 15, 419 h 30, 421 h 45, 423 h 15, 425 h 30, 427 h 45, 429 h 15, 431 h 30, 433 h 45, 435 h 15, 437 h 30, 439 h 45, 441 h 15, 443 h 30, 445 h 45, 447 h 15, 449 h 30, 451 h 45, 453 h 15, 455 h 30, 457 h 45, 459 h 15, 461 h 30, 463 h 45, 465 h 15, 467 h 30, 469 h 45, 471 h 15, 473 h 30, 475 h 45, 477 h 15, 479 h 30, 481 h 45, 483 h 15, 485 h 30, 487 h 45, 489 h 15, 491 h 30, 493 h 45, 495 h 15, 497 h 30, 499 h 45, 501 h 15, 503 h 30, 505 h 45, 507 h 15, 509 h 30, 511 h 45, 513 h 15, 515 h 30, 517 h 45, 519 h 15, 521 h 30, 523 h 45, 525 h 15, 527 h 30, 529 h 45, 531 h 15, 533 h 30, 535 h 45, 537 h 15, 539 h 30, 541 h 45, 543 h 15, 545 h 30, 547 h 45, 549 h 15, 551 h 30, 553 h 45, 555 h 15, 557 h 30, 559 h 45, 561 h 15, 563 h 30, 565 h 45, 567 h 15, 569 h 30, 571 h 45, 573 h 15, 575 h 30, 577 h 45, 579 h 15, 581 h 30, 583 h 45, 585 h 15, 587 h 30, 589 h 45, 591 h 15, 593 h 30, 595 h 45, 597 h 15, 599 h 30, 601 h 45, 603 h 15, 605 h 30, 607 h 45, 609 h 15, 611 h 30, 613 h 45, 615 h 15, 617 h 30, 619 h 45, 621 h 15, 623 h 30, 625 h 45, 627 h 15, 629 h 30, 631 h 45, 633 h 15, 635 h 30, 637 h 45, 639 h 15, 641 h 30, 643 h 45, 645 h 15, 647 h 30, 649 h 45, 651 h 15, 653 h 30, 655 h 45, 657 h 15, 659 h 30, 661 h 45, 663 h 15, 665 h 30, 667 h 45, 669 h 15, 671 h 30, 673 h 45, 675 h 15, 677 h 30, 679 h 45, 681 h 15, 683 h 30, 685 h 45, 687 h 15, 689 h 30, 691 h 45, 693 h 15, 695 h 30, 697 h 45, 699 h 15, 701 h 30, 703 h 45, 705 h 15, 707 h 30, 709 h 45, 711 h 15, 713 h 30, 715 h 45, 717 h 15, 719 h 30, 721 h 45, 723 h 15, 725 h 30, 727 h 45, 729 h 15, 731 h 30, 733 h 45, 735 h 15, 737 h 30, 739 h 45, 741 h 15, 743 h 30, 745 h 45, 747 h 15, 749 h 30, 751 h 45, 753 h 15, 755 h 30, 757 h 45, 759 h 15, 761 h 30, 763 h 45, 765 h 15, 767 h 30, 769 h 45, 771 h 15, 773 h 30, 775 h 45, 777 h 15, 779 h 30, 781 h 45, 783 h 15, 785 h 30, 787 h 45, 789 h 15, 791 h 30, 793 h 45, 795 h 15, 797 h 30, 799 h 45, 801 h 15, 803 h 30, 805 h 45, 807 h 15, 809 h 30, 811 h 45, 813 h 15, 815 h 30, 817 h 45, 819 h 15, 821 h 30, 823 h 45, 825 h 15, 827 h 30, 829 h 45, 831 h 15, 833 h 30, 835 h 45, 837 h 15, 839 h 30, 841 h 45, 843 h 15, 845 h 30, 847 h 45, 849 h 15, 851 h 30, 853 h 45, 855 h 15, 857 h 30, 859 h 45, 861 h 15, 863 h 30, 865 h 45, 867 h 15, 869 h 30, 871 h 45, 873 h 15, 875 h 30, 877 h 45, 879 h 15, 881 h 30, 883 h 45, 885 h 15, 887 h 30, 889 h 45, 891 h 15, 893 h 30, 895 h 45, 897 h 15, 899 h 30, 901 h 45, 903 h 15, 905 h 30, 907 h 45, 909 h 15, 911 h 30, 913 h 45, 915 h 15, 917 h 30, 919 h 45, 921 h 15, 923 h 30, 925 h 45, 927 h 15, 929 h 30, 931 h 45, 933 h 15, 935 h 30, 937 h 45, 939 h 15, 941 h 30, 943 h 45, 945 h 15, 947 h 30, 949 h 45, 951 h 15, 953 h 30, 955 h 45, 957 h 15, 959 h 30, 961 h 45, 963 h 15, 965 h 30, 967 h 45, 969 h 15, 971 h 30, 973 h 45, 975 h 15, 977 h 30, 979 h 45, 981 h 15, 983 h 30, 985 h 45, 987 h 15, 989 h 30, 991 h 45, 993 h 15, 995 h 30, 997 h 45, 999 h 15, 1001 h 30, 1003 h 45, 1005 h 15, 1007 h 30, 1009 h 45, 1011 h 15, 1013 h 30, 1015 h 45, 1017 h 15, 1019 h 30, 1021 h 45, 1023 h 15, 1025 h 30, 1027 h 45, 1029 h 15, 1031 h 30, 1033 h 45, 1035 h 15, 1037 h 30, 1039 h 45, 1041 h 15, 1043 h 30, 1045 h 45, 1047 h 15, 1049 h 30, 1051 h 45, 1053 h 15, 1055 h 30, 1057 h 45, 1059 h 15, 1061 h 30, 1063 h 45, 1065 h 15, 1067 h 30, 1069 h 45, 1071 h 15, 1073 h 30, 1075 h 45, 1077 h 15, 1079 h 30, 1081 h 45, 1083 h 15, 1085 h 30, 1087 h 45, 1089 h 15, 1091 h 30, 1093 h 45, 1095 h 15, 1097 h 30, 1099 h 45, 1101 h 15, 1103 h 30, 1105 h 45, 1107 h 15, 1109 h 30, 1111 h 45, 1113 h 15, 1115 h 30, 1117 h 45, 1119 h 15, 1121 h 30, 1123 h 45, 1125 h 15, 1127 h 30, 1129 h 45, 1131 h 15, 1133 h 30, 1135 h 45, 1137 h 15, 1139 h 30, 1141 h 45, 1143 h 15, 1145 h 30, 1147 h 45, 1149 h 15, 1151 h 30, 1153 h 45, 1155 h 15, 1157 h 30, 1159 h 45, 1161 h 15, 1163 h 30, 1165 h 45, 1167 h 15, 1169 h 30, 1171 h 45, 1173 h 15, 1175 h 30, 1177 h 45, 1179 h 15, 1181 h 30, 1183 h 45, 1185 h 15, 1187 h 30, 1189 h 45, 1191 h 15, 1193 h 30, 1195 h 45, 1197 h 15, 1199 h 30, 1201 h 45, 1203 h 15, 1205 h 30, 1207 h 45, 1209 h 15, 1211 h 30, 1213 h 45, 1215 h 15, 1217 h 30, 1219 h 45, 1221 h 15, 1223 h 30, 1225 h 45, 1227 h 15, 1229 h 30, 1231 h 45, 1233 h 15, 1235 h 30, 1237 h 45, 1239 h 15, 1241 h 30, 1243 h 45, 1245 h 15, 1247 h 30, 1249 h 45, 1251 h 15, 1253 h 30, 1255 h 45, 1257 h 15, 1259 h 30, 1261 h 45, 1263 h 15, 1265 h 30, 1267 h 45, 1269 h 15, 1271 h 30, 1273 h 45, 1275 h 15, 1277 h 30, 1279 h 45, 1281 h 15, 1283 h 30, 1285 h 45, 1287 h 15, 1289 h 30, 1291 h 45, 1293 h 15, 1295 h 30, 1297 h 45, 1299 h 15, 1301 h 30, 1303 h 45, 1305 h 15, 1307 h 30, 1309 h 45, 1311 h 15, 1313 h 30, 1315 h 45, 1317 h 15, 1319 h 30, 1321 h 45, 1323 h 15, 1325 h 30, 1327 h 45, 1329 h 15, 1331 h 30, 1333 h 45, 1335 h 15, 1337 h 30, 1339 h 45, 1341 h 15, 1343 h 30, 1345 h 45, 1347 h 15, 1349 h 30, 1351 h 45, 1353 h 15, 1355 h 30, 1357 h 45, 1359 h 15, 1361 h 30, 1363 h 45, 1365 h 15, 1367 h 30, 1369 h 45, 1371 h 15, 1373 h 30, 1375 h 45, 1377 h 15, 1379 h 30, 1381 h 45, 1383 h 15, 1385 h 30, 1387 h 45, 1389 h 15, 1391 h 30, 1393 h 45, 1395 h 15, 1397 h 30, 1399 h 45, 1401 h 15, 1403 h 30, 1405 h 45, 1407 h 15, 1409 h 30, 1411 h 45, 1413 h 15, 1415 h 30, 1417 h 45, 1419 h 15, 1421 h 30, 1423 h 45, 1425 h 15, 1427 h 30, 1429 h 45, 1431 h 15, 1433 h 30, 1435 h 45, 1437 h 15, 1439 h 30, 1441 h 45, 1443 h 15, 1445 h 30, 1447 h 45, 1449 h 15, 1451 h 30, 1453 h 45, 1455 h 15, 1457 h 30, 1459 h 45, 1461 h 15, 1463 h 30, 1465 h 45, 1467 h 15, 1469 h 30, 1471 h 45, 1473 h 15, 1475 h 30, 1477 h 45, 1479 h 15, 1481 h 30, 1483 h 45, 1485 h 15, 1487 h 30, 1489 h 45, 1491 h 15, 1493 h 30, 1495 h 45, 1497 h 15, 1499 h 30, 1501 h 45, 1503 h 15, 1505 h 30, 1507 h 45, 1509 h 15, 1511 h 30, 1513 h 45, 1515 h 15, 1517 h 30, 1519 h 45, 1521 h 15, 1523 h 30, 1525 h 45, 1527 h 15, 1529 h 30, 1531 h 45, 1533 h 15, 1535 h 30, 1537 h 45, 1539 h 15, 1541 h 30, 1543 h 45, 1545 h 15, 1547 h 30, 1549 h 45, 1551 h 15, 1553 h 30, 1555 h 45, 1557 h 15, 1559 h 30, 1561 h 45, 1563 h 15, 1565 h 30, 1567 h 45, 1569 h 15, 1571 h 30, 1573 h 45, 1575 h 15, 1577 h 30, 1579 h 45, 1581 h 15, 1583 h 30, 1585 h 45, 1587 h 15, 1589 h 30, 1591 h 45, 1593 h 15, 1595 h 30, 1597 h 45, 1599 h 15, 1601 h 30, 1603 h 45, 1605 h 15, 1607 h 30, 1609 h 45, 1611 h 15, 1613 h 30, 1615 h 45, 1617 h 15, 1619 h 30, 1621 h 45, 1623 h 15, 1625 h 30, 1627 h 45, 1629 h 15, 1631 h 30, 1633 h 45, 1635 h 15, 1637 h 30, 1639 h 45, 1641 h 15, 1643 h 30, 1645 h 45, 1647 h 15, 1649 h 30, 1651 h 45, 1653 h 15, 1655 h 30, 1657 h 45, 1659 h 15, 1661 h 30, 1663 h 45, 1665 h 15, 1667 h 30, 1669 h 45, 1671 h 15, 1673 h 30, 1675 h 45, 1677 h 15, 1679 h 30, 1681 h 45, 1683 h 15, 1685 h 30, 1687 h 45, 1689 h 15, 1691 h 30, 1693 h 45, 1695 h 15, 1697 h 30, 1699 h 45, 1701 h 15, 1703 h 30, 1705 h 45, 1707 h 15, 1709 h 30, 1711 h 45, 1713 h 15, 1715 h 30, 1717 h 45, 1719 h 15, 1721 h 30, 1723 h 45, 1725 h 15, 1727 h 30, 1729 h 45, 1731 h 15, 1733 h 30, 1735 h 45, 1737 h 15, 1739 h 30, 1741 h 45, 1743 h 15, 1745 h 30, 1747 h 45, 1749 h 15, 1751 h 30, 1753 h 45, 1755 h 15, 1757 h 30, 1759 h 45, 1761 h 15, 1763 h 30, 1765 h 45, 1767 h 15, 1769 h 30, 1771 h 45, 1773 h 15, 1775 h 30, 1777 h 45, 1779 h 15, 1781 h 30, 1783 h 45, 1785 h 15, 1787 h 30, 1789 h 45, 1791 h 15, 1793 h 30, 1795 h 45, 1797 h 15, 1799 h 30, 1801 h 45, 1803 h 15, 1805 h 30, 1807 h 45, 1809 h 15, 1811 h 30, 1813 h 45, 1815 h 15, 1817 h 30, 1819 h 45, 1821 h 15, 1823 h 30, 1825 h 45, 1827 h 15, 1829 h 30, 1831 h 45, 1833 h 15, 1835 h 30, 1837 h 45, 1839 h 15, 1841 h 30, 1843 h 45, 1845 h 15, 1847 h 30, 1849 h 45, 1851 h 15, 1853 h 30, 1855 h 45, 1857 h 15, 1859 h 30, 1861 h 45, 1863 h 15, 1865 h 30, 1867 h 45, 1869 h 15, 1871 h 30, 1873 h 45, 1875 h 15, 1877 h 30, 1879 h 45, 1881 h 15, 1883 h 30, 1885 h 45, 1887 h 15, 1889 h 30, 1891 h 45, 1893 h 15, 1895 h 30, 1897 h 45, 1899 h 15, 1901 h 30, 1903 h 45, 1905 h 15, 1907 h 30, 1909 h 45, 1911 h 15, 1913 h 30, 1915 h 45, 1917 h 15, 1919 h 30, 1921 h 45, 1923 h 15, 1925 h 30, 1927 h 45, 1929 h 15, 1931 h 30, 1933 h 45, 1935 h 15, 1937 h 30, 1939 h 45, 1941 h 15, 1943 h 30, 1945 h 45, 1947 h 15, 1949 h 30, 1951 h 45, 1953 h 15, 1955 h 30, 1957 h 45, 1959 h 15, 1961 h 30, 1963 h 45, 1965 h 15, 1967 h 30, 1969 h 45, 1971 h 15, 1973 h 30, 1975 h 45, 1977 h 15, 1979 h 30, 1981 h 45, 1983 h 15, 1985 h 30, 1987 h 45, 1989 h 15, 1991 h 30, 1993 h 45, 1995 h 15, 1997 h 30, 1999 h 45, 2001 h 15, 2003 h 30, 2005 h 45, 2007 h 15, 2009 h 30, 2011 h 45, 2013 h 15, 2015 h 30, 2017 h 45, 2019 h 15, 2021 h 30, 2023 h 45, 2025 h 15, 2027 h 30, 2029 h 45, 2031 h 15, 2033 h 30, 2035 h 45, 2037 h 15, 2039 h 30, 2041 h 45, 2043 h 15, 2045 h 30, 2047 h 45, 2049 h 15, 2051 h 30, 2053 h 45, 2055 h 15, 2057 h 30, 2059 h 45, 2061 h 15, 2063 h 30, 2065 h 45, 2067 h 15, 2069 h 30, 2071 h 45, 2073 h 15, 2075 h 30, 2077 h 45, 2079 h 15, 2081 h 30, 2083 h 45, 2085 h 15, 2087 h 30, 2089 h 45, 2091 h 15, 2093 h 30, 2095 h 45, 2097 h 15, 2099 h 30, 2101 h 45, 2103 h 15, 2105 h 30, 2107 h 45, 2109 h 15, 2111 h 30, 2113 h 45, 2115 h 15, 2117 h 30, 2119 h 45, 2121 h 15, 2123 h 30, 2125 h 45, 2127 h 15, 2129 h 30, 2131 h 45, 2133 h 15, 2135 h 30, 2137 h 45, 2139 h 15, 2141 h 30, 2143 h 45, 2145 h 15, 2147 h 30, 2149 h 45, 2151 h 15, 2153 h 30, 2155 h 45, 2157 h 15, 2159 h 30, 2161 h 45, 2163 h 15, 2165 h 30, 2167 h 45, 2169 h 15, 2171 h 30, 2173 h 45, 2175 h 15, 2177 h 30, 2179 h 45, 2181 h 15, 2183 h 30, 2185 h 45, 2187 h 15, 2189 h 30, 2191 h 45, 2193 h 15, 2195 h 30, 2197 h 45, 2199 h 15, 2201 h 30, 2203 h 45, 2205 h 15, 2207 h 30, 2209 h 45, 2211 h 15, 2213 h 30, 2215 h 45, 2217 h 15, 2219 h 30, 2221 h 45, 2223 h 15, 2225 h 30, 2227 h 45, 2229 h 15, 2231 h 30, 2233 h 45, 2235 h 15, 2237 h 30, 2239 h 45, 2241 h 15, 2243 h 30, 2245 h 45, 2247 h 15, 2249 h 30, 2251 h 45, 2253 h 15, 2255 h 30, 2257 h 45, 2259 h 15, 2261 h 30, 2263 h 45, 2265 h 15, 2267 h 30, 2269 h 45, 2271 h 15, 2273 h 30, 2275 h 45, 2277 h 15, 2279 h 30, 2281 h 45, 2283 h 15, 2285 h 30, 2287 h 45, 2289 h 15, 2291 h 30, 2293 h 45, 2295 h 15, 2297 h 30, 2299 h 45, 2301 h 15, 2303 h 30, 2305 h 45, 2307 h 15, 2309 h 30, 2311 h 45, 2313 h 15, 2315 h 30, 2317 h 45, 2319 h 15, 2321 h 30, 2323 h 45, 2325 h 15, 2327 h 30, 2329 h 45, 2331 h 15, 2333 h 30, 2335 h 45, 2337 h 15, 2339 h 30, 2341 h 45, 2343 h 15, 2345 h 30, 2347 h 45, 2349 h 15, 2351 h 30, 2353 h 45, 2355 h 15, 2357 h 30, 2359 h 45, 2361 h 15, 2363 h 30, 2365 h 45, 2367 h 15, 2369 h 30, 2371 h 45, 2373 h 15, 2375 h 30, 2377 h 45, 2379 h 15, 2381 h 30, 2383 h 45, 2385 h 15, 2387 h 30, 2389 h 45, 2391 h 15, 2393 h 30, 2395 h 45, 2397 h 15, 2399 h 30, 2401 h 45, 2403 h 15, 2405 h 30, 2407 h 45, 2409 h 15, 2411 h 30, 2413 h 45, 2415 h 15, 2417 h 30, 2419 h 45, 2421 h 15, 2423 h 30, 2425 h 45, 2427 h 15, 2429 h 30, 2431 h 45, 2433 h 15, 2435 h 30, 2437 h 45, 2439 h 15, 2441 h 30, 2443 h 45, 2445 h 15, 2447 h 30, 2449 h 45, 2451 h 15, 2453 h 30, 2455 h 45, 2457 h 15, 2459 h 30, 2461 h 45, 2463 h 15, 2465 h 30, 2467 h 45, 2469 h 15, 2471 h 30, 2473 h 45, 2475 h 15, 2477 h 30, 2479 h 45, 2481 h 15, 2483 h 30, 2485 h 45, 2487 h 15, 2489 h 30, 2491 h 45, 2493 h 15, 2495 h 30, 2497 h 45, 2499 h 15, 2501 h 30, 2503 h 45, 2505 h 15, 2507 h 30, 2509 h 45, 2511 h 15, 2513 h 30, 2515 h 45, 2517 h 15, 2519 h 30, 2521 h 45, 2523 h 15, 2525 h 30, 2527 h 45, 2529 h 15, 2531 h 30, 2533 h 45, 2535 h 15, 2537 h 30, 2539 h

ARTS VISUELS

Spectre d'une lente agonie

Kevin Kelly
Galerie Michel Tétrault Art
Contemporain
1192, rue Beaudry
Jusqu'au 16 février 1992

Marie-Michèle Cron

L'IMAGE est saisissante. Un ours polaire en pléthère à la peau artificielle et laiteuse, debout et posté sur un monticule, découvre ses crocs affûtés comme une lame. Devant lui, se dépile une toile immense où une ligne de peinture bleue découpe un horizon incertain. La nature est mordue par la bourrasque d'une palette chromatique furieuse : rouges et noirs incendient l'espace et nous entraînent dans ce paysage abstrait en lutte avec les éléments déchainés. Kevin Kelly nous invite à nous fonder dans ses « Paysages reconstruits » qui, tout en se référant aux dioramas exposés dans les musées d'histoire naturelle (ces dispositifs qui permettent de décalquer la nature) s'inscrivent dans une série d'installations au propos écologique.

La galerie Michel Tétrault Art Contemporain s'ouvre alors sur la vision somptueuse de sites sauvages que la figure humaine a volontairement désertée. Volontairement, car c'est nous, spectateur vigilant ou promeneur distrait, qui sommes directement interpellés par ces œuvres au statut pervers. Car ici, nous avons le choix de rester à l'extérieur de cette enceinte privée pour ba-

layer simplement de notre regard le panorama qui s'offre à nos pieds. (Par ailleurs, et tout près, l'artiste a installé un banc qui incite à la contemplation). Ou bien, séduits par tant de majestuosité, nous pouvons pénétrer dans cette enclave publique pour faire corps avec la peinture. Alions-y. Les couleurs limpides et frémissantes brillent encore sous le halo des lampes : nous sommes happés par les feuillages tourbillonnants d'une forêt brûlée par les automnes québécois. Ou par les pluies acides. L'ours qui se dresse devant nous, n'est-il pas alors le symbole d'une planète en danger car dégradée par les manipulations de l'homme ?

Dans l'autre partie de la galerie, les murs catapultent les vues fragmentées de paysages arides confrontés aux turbulences des changements climatiques. Ces tableaux-objets dont la disposition semi-circulaire interrogent les différents modes de perception et de représentation du réel nous placent alors dans une position particulière. Plantés à notre poste d'observation, nous regardons à travers une longue-vue imaginaire ces territoires vierges et hostiles. Ce n'est pas la première fois que l'artiste nous fait participer implicitement et activement à ses mises en scènes magiques et crépusculaires. On se rappellera alors celle-ci qui voyait des sillons de terre enroulés sur le plancher, simulant les flancs escarpés d'une montagne abrupte peinte sur une toile ou ce renard empaillé devant la photogra-

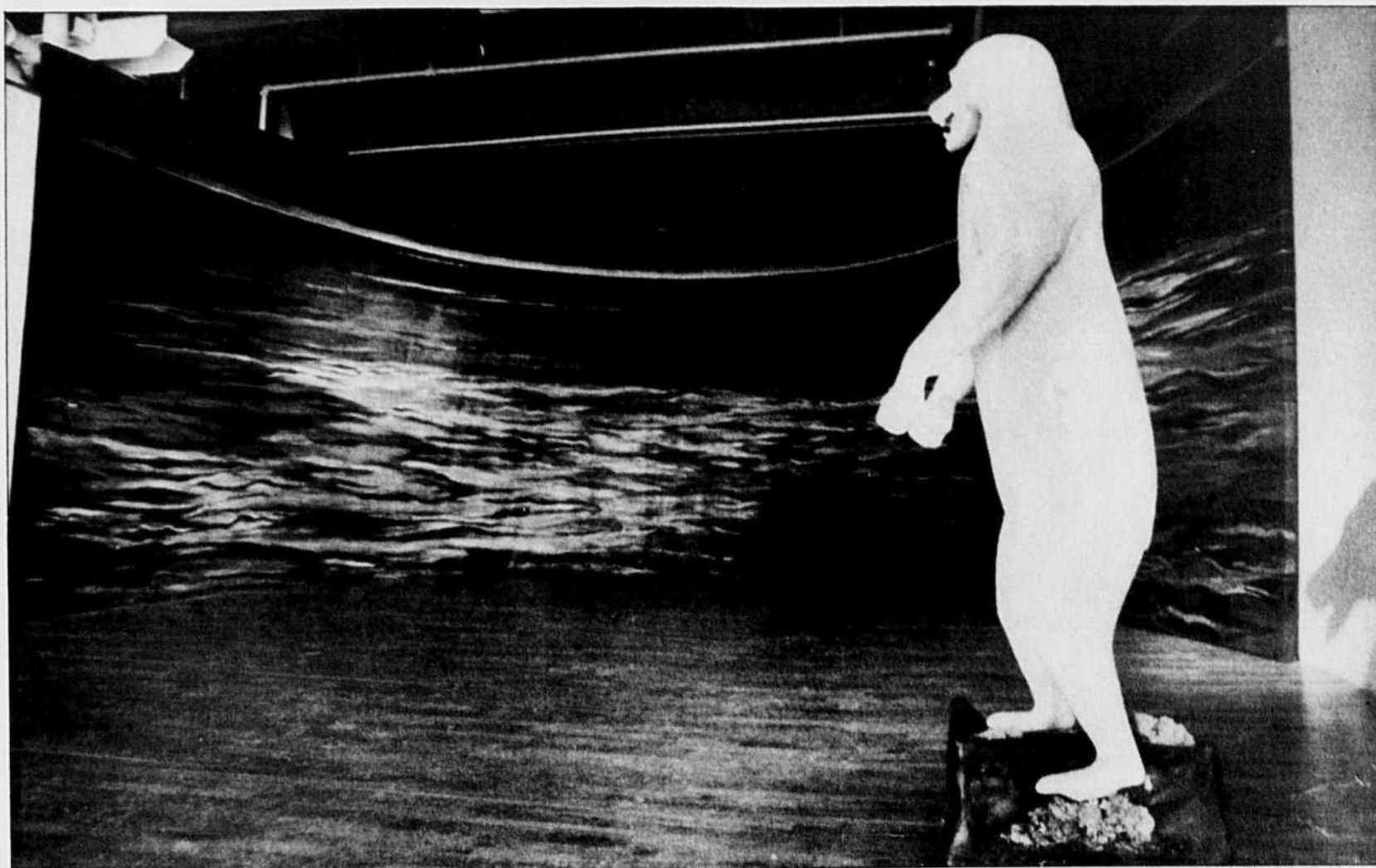


PHOTO JACQUES GRENIER

Paysage reconstruit no 6, de Kevin Kelly.

phie gigantesque d'un rideau de peupliers. Ainsi, dans les interstices des œuvres de Kevin Kelly, sous la séduction allusive et illusoire d'une nature idyllique que la culture semble avoir préservé, se loge le spectre de la lente agonie de notre environnement.

L'être et le néant

Catherine Everett

Galerie René Blouin
372, rue Sainte-Catherine ouest
Jusqu'au 22 février 1992

Marie-Michèle Cron

UN DRAME se joue ici, dans ces œuvres denses et noires comme un nuil sans étoiles, mais jamais le spectateur n'en découvrira la conclusion. Œuvres en devenir que notre regard affleure et que notre corps expérimente jusqu'à cette envie contagieuse mais interdite de les toucher, les dessins et sculptures que Catherine Everett expose chez René Blouin évoquent l'inquiétante manifestation d'une vie intérieure mystérieuse. Présence d'une absence, absence d'une présence : ils nous regardent et surveillent le moindre déplacement de notre part dans l'espace. Nous sommes comme ces héros des romans sartriens aux prises avec leur conscience, essayant de deviner « derrière les mots exprimés, derrière les pages, quelque chose qui n'existerait pas, qui serait au-dessus de l'existence ».

Ainsi, ce qui nous retient devant ces objets accrochés sur les murs comme des tableaux fragmentés, est cette sensation diffuse mais tenace d'un lieu de passage entre un état et un autre, d'une transition presque logique entre les médiums (Catherine Everett avait présenté auparavant des peintures qui intégraient des formes sculpturales), d'un tiraillement constant entre l'anxiété et l'excitation de créer des univers travaillés par des forces obscures et antagonistes. Chargées de tension, attirées vers le sol par des vecteurs invisibles ou des bulbes rugueuses et des tiges pointues comme des dards, elles projettent dans la galerie leur squelette alourdi par la matière que la sensualité et la chaleur de certains matériaux viennent sans cesse contredire. Alors, une sorte de poumon en métal, énorme et carbonisé, scellé par un petit disque, crache un noyau aspiré par l'attraction terrestre. Des fils dépassent sur le côté, branchés sur l'inconscient. Des poutres en bois blond caressées de traces fantomatiques et percées par endroits de verges métalliques équilibrent des masses de mousse et de cire sur lesquelles courent les veines d'un tissu.

Des éléments en plâtre suspendus à d'énormes crochets, se balancent au-dessus du vide. Par leurs accents à la fois organique, animal et humain, ils rappellent les morceaux de viande de l'étal d'un boucher, des carcasses rongées par le désert ou une dent extraite de la mâchoire d'un monstrueux cervidé. Chaque fois, les contrastes entre les textures

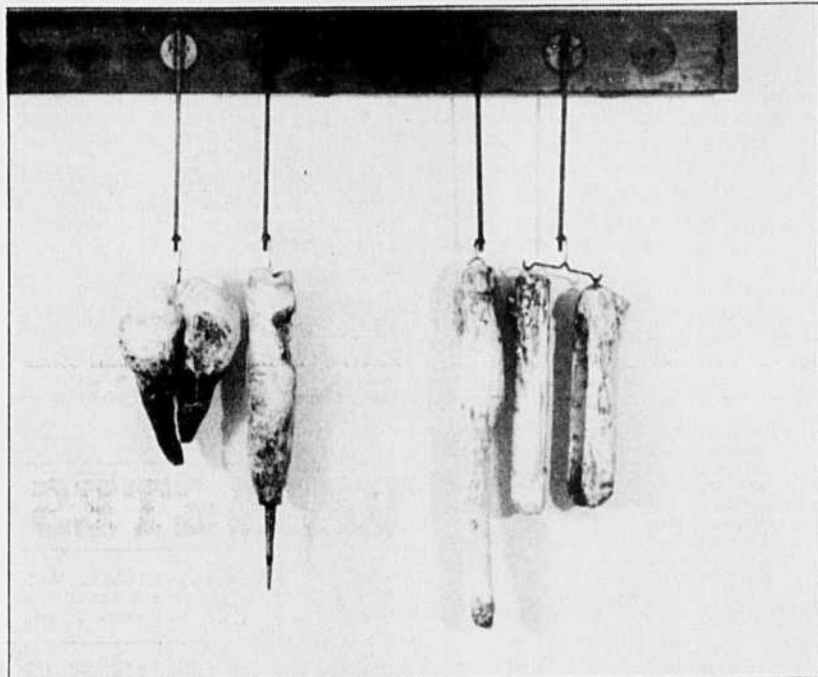


PHOTO LOUIS LUSSIER

Mute, de Catherine Everett.

et les tonalités de terre de ces corps abstraits écartelés entre l'ordre et le chaos qui les régissent accentuent l'effet de rudesse et de fragilité, de raffinement et de violence contenue qui en résultent. « Je voudrais faire seulement une ligne de crayon sur une feuille blanche et que cela ait le même impact qu'une sculpture », dit Catherine Everett. Dans la petite salle, les dessins-collages de petit et grand format qui incorporent du papier froissé et compact réussissent alors, à ramasser et à retenir dans leur ventre, toute l'énergie et l'an-

goisse exubérante qui les noircit. Les figures repliées sur elles-mêmes et cachées par une enveloppe opaque, sont portées par les empreintes évanouies de porches ou d'entrées vers un ailleurs indéfini. Dans cette exposition qui témoigne de la constante évolution d'une artiste qui n'arrête pas de douter et de penser, l'être ne cesse jamais de combattre le néant.

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165

Mardi au samedi de 9h30 à
17h30 et sur rendez-vous

Riopelle

Importante collection
d'estampes originales
de 1968 à 1989

ESTAMPES QUÉBÉCOISES
ET EUROPÉENNES de la
COLLECTION PERMANENTE
Service d'encadrements
muséologiques

**MICHELINE
BEAUCHEMIN**

TAPISSERIES

Du 2 au 23 février '92

**CENTRE
D'EXPOSITION
DES GOUVERNEURS
Sorel**

90, Chemin des Patriotes, Sorel
Tél. : 514. 746. 7923

LOUIS PELLETIER

La galerie sera ouverte exceptionnellement
dimanche 9 février de 13h à 16h

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY

307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

DIANE GOUGEON

dédale; oeuvre de chair;
il faut tenir la main courante.
jusqu'au 16 février 1992

Optica

3981 boul. Saint-Laurent, suite 501, Montréal,
(Québec), H2W 1Y5, tél. : (514) 287-1574
ouvert du mercredi au dimanche de 12h à 17h

VAN GOGH AUSSI A ÉTÉ MÉCONNNU

L'ART AU QUÉBEC: 1982-1992

LA DÉCENNIE DE LA MÉTAMORPHOSE

«Une exposition exemplaire.»

— Jocelyne Lepage
La Presse

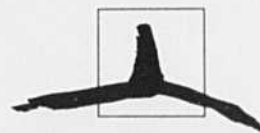


Ross Racine, Rembrandt, 1987.

Jusqu'au 24 mai.

Un parcours au cœur de l'art qui s'est fait au Québec entre 1982 et 1992 à travers un choix d'œuvres de la collection Prêt d'œuvres d'art du Musée du Québec: peintures, sculptures et œuvres sur papier.

Droits d'entrée: de 3 \$ à 5 \$. Entrée gratuite pour les moins de 16 ans et pour les Amis du Musée du Québec. Heures d'ouverture: Tous les jours, sauf le lundi, de 10 h à 17 h 45. Le mercredi: de 10 h à 21 h 45. Les Mercredis Bell: entrée gratuite.



MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-bataille
Québec

Tél. (418) 643-2150

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

ARTS VISUELS

Modernité et Postmodernité au Musée du Québec

La sculpture abstraite aux États-Unis, 1930-1970

Musée du Québec, 1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec. Jusqu'au 22 mars.

La décennie de la métamorphose

Musée du Québec, 1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec. Jusqu'au 24 mai.

Jean Dumont

DEUX CONSTATATIONS s'imposent à l'esprit de ceux qui ont eu la chance de visiter à la fois l'exposition des Chefs-d'œuvre du Musée Guggenheim, qui vient d'ouvrir au Musée des beaux-arts de Montréal, et celle de La sculpture abstraite aux États-Unis, 1930-1970, inaugurée au Musée du Québec au milieu de la semaine dernière.

La première est que, pour la majorité d'entre nous, la sculpture, son évolution et son histoire nous sont beaucoup moins familières que les grands enjeux et les débats de la peinture de la même époque. Elle n'a pas bénéficié de l'extraordinaire at-

tention médiatique portée à la peinture, et suscitée principalement, il faut bien le dire, par l'engouement du marché et les cotes astronomiques atteintes par les œuvres de certains artistes de la modernité.

La deuxième constatation, c'est que ce déficit du discours public et médiatique sur les œuvres sculptées nous rend curieusement beaucoup plus proches, plus vivantes; comme si notre quasi ignorance nous protégeait de la distance, instaurée par l'inflation des commentaires, qui nous sépare psychologiquement des chefs-d'œuvre de la peinture.

Il faut ajouter que l'expérience physique de la sculpture par le spectateur, surtout s'il s'agit d'abstraction, est toujours beaucoup plus immédiate et directe que celle de la peinture. On sort rarement indemne ou indifférent d'une salle où il a fallu à peine disputer son espace physique et mental à celui des sculptures réparties sur le plancher. Et on s'aperçoit vite, en parcourant les deux salles de l'exposition du Musée du Québec, que la sculpture abstraite américaine n'a pas attendu le Minimalisme des années 60 et ses œuvres de grandes dimensions, pour occuper beaucoup plus d'espace, que son simple volume de matière!

Si j'ai d'ailleurs quelque chose à

reprocher à cette intéressante exposition, organisée par L'American Federation of Art, c'est que trop nombreuses sont les pièces de petites ou moyennes dimensions qui sont « mises sous globe » et protégées par une encoche de plexiglas. P. Andrew Spahr, le conservateur américain, et André Martin, le conservateur d'art contemporain du musée qui a pris l'exposition en charge, n'y sont pour rien, mais cette exigence des prêteurs des œuvres prive le spectateur de l'expérience indispensable de cette interface ambiguë qui, hors du corps de l'un comme du volume réel de l'autre, lie l'espace mental du spectateur à l'espace virtuel que revendique la sculpture.

L'exposition, dans son ensemble, est une excellente leçon pour ceux qui voient encore dans l'art une activité angélique déconnectée du réel de nos préoccupations. Comme façon privilégiée d'être et de penser l'art s'intéresse sans doute plus aux causes qu'aux effets, mais il est passionnant de constater dans le cours de la visite, combien la production des artistes est en prise avec l'évolution des moeurs, des idées, des opinions et des politiques de cette période exceptionnelle de l'histoire américaine.

Des préoccupations sociales issues de la Dépression de 1929 à l'influence du Surréalisme, chaque idée nouvelle, chaque changement de style, chaque évolution de la production est une réflexion sur les bouleversements qui secouent la société. Avant d'être ce que certains croient des lubies avant-gardistes, les nouveautés artistiques sont des réponses à des interrogations précises et indispensables du monde qui les voit naître.

Il ne faudrait pas prendre, vu d'aujourd'hui, ce parallélisme pour une évidence. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les sociétés qui changent dans d'autres domaines, résistent au changement quand il s'agit de l'art. Serge Guilbaut rapporte qu'en 1948, après avoir visité la Mellon Gallery, où il avait admiré des toiles très connues d'Hoelbein, de Rubens, de Rembrandt et d'autres, le Président Truman notait dans son agenda: « C'est un plaisir de regarder la perfection quand on pense à la paresse de ces timbrés de modernes... ». Mais il remarquait aussi plus loin que l'art n'était pas innocent. Ceci explique peut-être cela.

Du Ledaai en bronze poli à la



PHOTO GUY COUTURE

Baigneuse, de Thomas Corriveau.

forme pure de Isamu Noguchi, datant de 1928, au « land art » de Robert Smithson, de 1970, en passant par les pièces minimalistes de Carl André et de Donald Judd, les bois de Louise Nevelson et l'énorme feutre de Robert Morris, c'est à une fête de l'invention, de l'intelligence et de l'histoire de la sculpture que nous convient ces quarante ans et ces quarante trois œuvres de l'abstraction américaine. Si vraiment, comme le dit Serge Guilbaut, l'Amérique « a volé l'idée d'art moderne », reconnaissons qu'elle a su faire fructifier son larcin...

Hasard heureux, ou excellente planification de la programmation, « La décennie de la métamorphose », la deuxième exposition importante présentée par le Musée, est consacrée à la décennie de la Postmodernité. La période couverte par la première s'arrête en 1970, celle ouverte par la seconde commence en 1980. Peut-être fallait-il ces dix ans d'intervalle pour que s'instruisent le procès que la Postmodernité fait à une Modernité qui l'a mise au monde.

Séparées de la première par ces dix ans lourds de déception et de conséquences; par une frontière aussi, puisque, constituée à partir de la collection Prêt d'œuvres d'art du Musée du Québec, « La décennie de la métamorphose », qui réunit les œuvres de 32 artistes du Québec, a en commun avec l'exposition américaine de remarquablement mettre en relief le marquage de l'évolution de cet art, pourtant troublé, durant la période des années 80-90, auxquelles elle s'intéresse.

Elle le fait bien sûr dans les limites que lui autorise la collection de Prêt. Cela veut dire que certaines œuvres ne sont pas là qu'on aurait aimé voir dans cette exposition. Mais ne rechignons pas sur notre plaisir, l'événement monté par Guy Mercier, le conservateur de la collection, est un succès. Et le défi n'était pas mince. La Postmodernité, pour le parcours de laquelle Guy Mercier tente de nous donner des repères moins vagues que ceux dont nous disposons habituellement, est une période de rupture, et les œuvres qui s'en réclament n'ont pas entre elles

la complexité que l'on pouvait lire, malgré leurs différences, entre celles de la période précédente. Il n'est pas étonnant donc que certains voisins sur les cimaises soient difficiles à prendre.

Pas question de reprendre ici la « litanie d'oppositions » sur lesquelles s'appuient certains aspects de la Postmodernité: nous sommes tous sur le fait des « désenchantements de la Modernité », pas plus que de souligner une fois de plus un pluralisme porteur de liberté, même s'il ne résiste pas, de temps à autres au plaisir de l'exclusion...

Disons simplement que le conservateur a divisé une surface d'exposition qui aurait gagné à être plus vaste, en trois zones qui correspondent, en tant que certitudes remises en question par la décennie qui vient de s'écouler, « Les dérivés de la visions », « Les insatiables du temps » et « Les marches de l'utopie » sont certes de judicieux prétextes à une réflexion nécessaire, mais aussi l'occasion de revoir nombre d'œuvres qui rassurent sur la santé de l'art d'ici.

Advertisement for the exhibition 'comme dans Musée' featuring a large stylized 'M' and the name 'SNOOPY ENTRE AU MUSÉE'.

SNOOPY ENTRE AU MUSÉE. 31 janvier - 29 mars 1992. Pavillon Jean-Noël Desmarais. Dessins originaux, photographies et objets illustrant les multiples facettes du chien-philosophe et de ses amis. Une exposition qui réjouira toute la famille.

CHEFS-D'ŒUVRE DU MUSÉE GUGGENHEIM. 4 février - 26 avril 1992. Pavillon Jean-Noël Desmarais. De Braque à Brancusi, de Modigliani à Giacometti, de Kandinsky à Léger, de Picasso à Pollock, 97 peintures et sculptures trocent un éblouissant panorama de l'art moderne. Une exposition organisée par le Solomon R. Guggenheim Museum, New York, et présentée à Montréal pour la première fois.

L'ARCHITECTURE DE EDWARD & W.S. MAXWELL. Jusqu'au 22 mars 1992. Pavillon Benaïah Gibb. Maquettes, dessins, croquis et photographies retracent l'histoire des frères Maxwell, ces architectes à qui l'on doit plusieurs édifices remarquables, dont le pavillon 1912 du Musée des beaux-arts de Montréal.

Paysages d'hiver du Québec 1850 - 1950. Jusqu'au 22 mars 1992. Pavillon Benaïah Gibb. 35 tableaux de la Collection permanente d'art canadien illustrent des scènes hivernales.

Rafraîchissement de l'esprit : récipients à vin et à thé d'Orient. Jusqu'au 22 mars 1992. Pavillon Benaïah Gibb. Quelque 80 pièces de la collection d'art oriental (bols, coupes, jattes, bouteilles) montrent la diversité et le raffinement de ces récipients anciens.

Activités éducatives et culturelles. Visites commentées, Symposium sur l'architecture des frères Maxwell et leur époque, Coup d'œil: découverte du nouveau pavillon, Chefs-d'œuvre du Musée Guggenheim, Dimanches-Esso: Expositions-jeux, Centre d'exposition des Gouverneurs, Centre d'exposition du Vieux Palais, Centre d'histoire de Montréal, La chambre blanche, Chapelle Historique du Bon-Pasteur, Château Dufresne, Dazibao, Espace Global, Galerie d'art du Collège Édouard.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL. OUVERT SUR LA VILLE.

Suite de la page C-8. MONTPETIT: 100 est de Gentilly, Longueuil (679-4480) - Œuvres récentes de Jacky Lafaruge, du 18 fév. au 7 mars. GALERIE D'ART CONCORDIA: 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-3494) - Biennale des professeurs de la faculté des beaux-arts, du 16 janv. au 29 fév. - GALERIE V.P. Mulvey et Perrault, dessins, installation et sculptures, du 3 au 8 fév. GALERIE D'ART DE BOUGAINVILLE: 4511 St-Denis, Montréal (845-2400) - Eaux fortes de Jean-Paul Riopelle, nouvelles acquisitions de R. Cantin, L. Houde, R. Savignac et A. Vézina, du 2 fév. au 8 mars. GALERIE D'ART OBSERVATOIRE 4: 2019 rue Moreau, local 203B, Montréal (521-5955) - Œuvres de Nathalie Lord, Benoit Pomerleau et Jean Tremblay, du 30 janv. au 20 fév., mer. au dim. de 11h. à 17h. GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 Bord du Lac, Pointe-Claire - « Vingt ans d'histoire, tout en couleur » L'Atelier Le Fil d'Arane, du 18 janv. au 16 fév. GALERIE CHANTAL BOULANGER: 372 ouest Ste-Catherine, ste 502, Montréal (397-0044) - Œuvres de Gilles Mihalcean, du 25 janv. au 7 mars. GALERIE BROCARD: 2691 Curé Labelle, Prévost (1-224-4294) - Liquidation en permanence de Ayotte, Cosgrove, Masson, Riopelle et plus de 100 artistes canadiens, ven. au dim. de 10h. à 18h. GALERIE DU CENTRE: 250 St-Laurent, St-Lambert (672-4772) - Expo-vente d'œuvres sélectionnées, du 22 janv. au 16 fév. GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 20 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631) - Œuvres de Brigitte Radecki, jusqu'au 15 fév. GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646) - Œuvres de Michele Drouin, Laurent Bouchard, Louise Prescott et Russell Yuristy, du 3 au 15 fév. GALERIE L'EMPREINTE: 272 est St-Paul, Vieux-Montréal (875-8281) - Œuvres de Madeleine St-Jean et Rosalinde Wemberger, du 5 au 24 fév. GALERIE ESTAMPE PLUS: 49 St-Pierre, Québec (418-694-1303) - « Terre en péril » œuvres Ncyol Beaulieu, du 9 fév. au 15 fév. GALERIE HORACE: 74 Albert, Sherbrooke (819-821-2326) - Salle 1: Denis Blanchet, peinture - Salle 2: Mario Pouliot, installation, du 7 fév. au 1er mars. GALERIE JEAN-PAUL LADOUCEUR: 3995 boul. Lévesque, Laval - Œuvres de Nicole Vincent, jusqu'au 16 fév. GALERIE SAMUEL LALLOUX: 372 ouest Ste-Catherine, ste 528, Montréal (398-9806) - Dessins de Robert Morris et œuvres de Blair Robins, jusqu'au 8 fév. GALERIE LIEU OUEST: 372 ouest Ste-Catherine, ste 523, Montréal (875-8281) - Propositions, œuvres de Grieco, Leduc, René et Surprenant, du 1er au 29 fév. GALERIE LUMIÈRE NOIRE: 3575 St-Laurent, bur. 222, Montréal (845-1478) - Les hauts cris de l'affiche, exposition des affichistes de l'Outaouais, jusqu'au 5 avril. GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Québec (819-393-7255) - Propositions, œuvres de Grieco, Leduc, René et Surprenant, du 1er au 29 fév. GALERIE MONTCALM: Maison du Citoyen, 25 rue Laurier, Hull (819-595-7488) - Les hauts cris de l'affiche, exposition des affichistes de l'Outaouais, jusqu'au 1er mars. GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY: 307 ouest Ste-Catherine, Montréal (844-4484) - Œuvres récentes de Louis Pelletier, jusqu'au 8 fév. GALERIE PINK: 1456 ouest Notre-Dame, Montréal (935-9851) - Exposition de groupe, aquarelles, livres, dessins, sculptures, du 5 au 23 fév. GALERIE 89: Pavillon Casgrain, Collège John Abbott, Ste-Anne-de-Bellevue - Macleod 9, du 3 au 28 fév. GALERIE BARBARA SILVERBERG: 2148 MacKay, Montréal (932-3987) - Œuvres d'étudiants des universités de Montréal, choix des professeurs, jusqu'au 25 fév. GALERIE SKOL: 279 ouest Sherbrooke espace 311A, Montréal (842-4021) - Œuvres de Violet Costello, du 8 fév. au 1er mars. GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine, ste 555, Montréal (845-5555) - Œuvres de Marcel Saint-Pierre, du 5 au 29 fév. GALERIE UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL: 2332

Edouard-Montpetit, 4e étage, Montréal - Montréal Moscou, trois générations de femmes artistes: Natasha Wrangell, Luba Genush, Marina Popova, du 6 au 27 fév. GALERIE UQAM: Pavillon Jurdich-Jasmin, 1400 Berri, Montréal (987-8401) - Marcel Saint-Pierre New York Thruway 87-90, du 17 janv. au 23 fév. GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) - Œuvres de Riopelle, Lemieux, Fortin, Pilot, Surrey, Jones, Rochon, Tanobe, Jost, Gamache, Lafrance et autres. GALERIE VERTICALE: 1897 ouest Dagenais, Laval (628-8684) - Œuvres récentes de Michel Goulet, jusqu'au 9 fév. GALERIE VERRE D'ART: 1428 ouest Sherbrooke, Montréal (932-3896) - Artistes de la galerie, du 4 au 29 fév. GALERIE DE LA VILLE: 12001 de Salaberry, Dolard-des-Ormeaux (684-1010) - Le passé et le futur, exposition de techniques variées par plusieurs artistes, du 5 fév. au 15 mars. GALERIE BRENDA WALLACE: 372 ouest Ste-Catherine, ste 508, Montréal (393-4066) - Œuvres de Claude-Philippe Benoit et Joseph Branco, du 18 janv. au 22 fév., mar. au sam. de 11h. à 17h. GUILDE GRAPHIQUE: 9 ouest St-Paul, Montréal (844-3438) - Œuvres originales sur papier: eaux-fortes de Marc-Antoine Nadeau et monotypes de Mireille Morency-Lay, jusqu'au 15 fév. INSPECTEUR EPINGLE: 4051 St-Hubert (coin Duluth), Montréal (598-7764) - Plein Art Hélien du 26-janv. au 15 fév. - Dim. 9 fév., peinture en direct à 17h. et vente au enchères des œuvres. MAISON DES ARTS DE LAVAL: 1395 ouest boul. de la Concorde, Laval (662-4442) - Salle Alfred Pellier - Œuvres de André Bécot et Wolf Mendritzki, du 7 fév. au 1er mars. MAISON DU MEUNIER: 10 897 rue du Pont, lie de la Visitation (872-5913) - Exposition des œuvres de Bellego, Bergeron, Gagnier, Hubert, Landry, Paradis et Plante, du 31 janv. au 23 fév. MICHEL TÉREHAULT ART CONTEMPORAIN: 1192 Beaudry, Montréal (521-2141) - Œuvres récentes de Kevin Kelly, du 17 janv. au 16 fév. OBSCURE: 729 Côte d'Abraham, Québec (418-529-3775) - La Galerie d'art du Centre Sadye Bronfman présente L'Emposonnement de la réalité, 2 installations de Richard Purdy, du 23 janv. au 16 fév. OCCURRENCE: 911 est Jean-Talon, Montréal (495-3353) - Œuvres de Massimo Guerrera, jusqu'au 23 fév. OPTICA: 3981 St-Laurent ste 501, Montréal (287-1574) - Œuvres de Diane Gougouin, du 18 janv. au 16 fév. PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE: 1364 chemin Ste-Marguerite, Ste-Adèle (229-2586) - Œuvres de Marcel Barbeau, du 8 fév. au 8 mars. REGART: 57 Côte du Passage, Lévis (818-837-4099) - Sculptures de Jacques Coulombe, du 2 au 23 fév., mer. au dim. de 12h. à 17h. VIEUX-PRESBYTÈRE DE ST-BRUNO: 15 rue des Peupliers, St-Bruno (653-7872) - Œuvres de Michelle Ramos, du 2 au 23 fév. WASHINGTON AND GORCE INC.: 2155 Mackay, Montréal (847-1112) - Artistes de la galerie Alexander, Chaki, Comtois, Curnoe, Di Leo, Laliberté, Letendre, McEwen, Molinari, Reid, Stewart, et autres.

10 fév. au 8 mars - Sculptures de Guérino Ruba, du 19 fév. au 22 mars. MAISON DE LA CULTURE MARIE-JUGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal (872-2044) - Œuvres multmédia récentes de Fred McSherry, du 30 janv. au 1er mars, mar. au dim. MAISON DE LA CULTURE MERCIER: 8105 rue Hochelaga, Montréal (872-8755) - Le Centre Copie-Art présente Copies non conformes, œuvres d'artistes en résidence du Centre (1987-1991) jusqu'au 16 fév. - Œuvres de Angèle Verret et photographies de Michel Brincault, du 22 au 29 fév. - La semaine pour une idée ouverte, 15 artistes de différents médiums, du 23 au 27 fév. MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRACE: 3765 Bord, Montréal - La culture noire vue par Charles Biddle, du 1er au 29 fév. - Portraits: visions et versions, exposition de 7 peintres sur le thème du portrait, du 13 fév. au 15 mars. MAISON DE LA CULTURE PETITE PATRIE: 6706 DeLorimier, Montréal - Espaces de vie dans l'architecture domestique au Liban, jusqu'au 16 fév. - Le Bestiaire des Tipaw, présenté par Vues d'Afrique, du 21 fév. au 15 mars. MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal - La cartographie portugaise, 47 estampes reproduisant des cartes portugaises anciennes, du 19 janv. au 16 fév.

MUSÉE D'ART ST-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) - Arts anciens et traditions artisanales du Québec - exposition permanente. MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) - Pavillon Jean-Noël Desmarais: Snoopy entre au Musée, du 31 janv. au 29 mars - Chefs-d'œuvre du Musée Guggenheim, du 4 fév. au 26 avril - Collection permanente - Ouvert du mar. au dim. de 11h. à 18h., les mer. et sam. jusqu'à 21h. - Pavillon Benaïah Gibb: L'architecture de Edward et W.S. Maxwell, du 13 déc. au 22 mars - Paysages d'hiver au Québec (1850-1950) du 13 déc. au 22 mars - Rafraîchissement de l'esprit: récipients à vin et à thé d'Orient, du 13 déc. au 22 mars. (MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 Baie, Montréal (859-7000) - Musée consacré à l'art de l'architecture: 20.000 dessins et estampes de Maitres, 120.000 livres, 45.000 photographies, ainsi que des fonds d'archives importants - Corpus Sanum in Domo Sanum: L'architecture du mouvement en faveur de la salubrité domestique 1870-1914, jusqu'au 16 fév. 92 - Architecture potentielle: jeu de construction de la collection du CCA, jusqu'au 8 mars 92 - mer. et ven. de 11h. à 18h., jeu. 11h. à 20h., sam. et dim. de 11h. à 17h. MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) - « Objets de civilisation » exposition permanente - « La Barque à voile » exposition permanente - « Mémoires » exposition permanente - Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence. MUSÉE MARC-AURÉLE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (845-6108) - Œuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence - Ouvert du mar. au dim. de 11h. à 17h., sauf le lundi, visite commentée pour groupes en semaine sur réservation, le dimanche à 14h.30. MUSÉE DU QUÉBEC: 1 avenue Wolfe-Montcalm, Québec (418-643-2150) - La Collection du Musée, exposition permanente - Œuvre de David Moore, dans la Tour de la Pavillon Baillargé - « Entre murs et nuages » le jardin de Paul Lacroix, du 30 juin au 31 mars 1992 - Vues pittoresques Photographies de William Gordon Shields, du 4 déc. au 28 fév. 1992 - La décennie de la métamorphose, exposition collective, du 22 janv. au 24 mai - La sculpture abstraite aux États-Unis, 1930-1970, du 29 janv. au 22 mars. MUSÉE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC: 9 rue de l'Université, Québec (852-2843) - Des objets au service du savoir, jusqu'au 1er juin - 1er étage - Ils signent l'histoire - Archives historiques du Séminaire, jusqu'au 20 oct. - Québec en trois dimensions, à compter du 30 janv. - Guerres et commémorations, jusqu'au 9 nov. - 2e étage: Écoles du Nord - Hollande et Flandre, jusqu'au 5 avril - Les arpentiers du ciel, jusqu'au 5 oct. - 3e étage: Les chefs-d'œuvre de la peinture religieuse européenne, jusqu'au 4 mai - Art Oriental, jusqu'au 10 août - 4e étage: Orfèvrerie, jusqu'au 4 mai

Maisons de la culture

MAISON DE LA CULTURE AHUNTSIC: 12137 ave Bois-de-Boulogne, Montréal - La culture américaine vue par Georges Sioui, jusqu'au 16 fév. - La culture grecque vue par Nadia Assimpopoulos, du 23 fév. au 22 mars. MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 Côte-des-Neiges, Montréal - Pense-Bête, dessins et peintures de Arnaud Gosselin, du 13 fév. au 14 mars - Rupture, exposition de groupe d'artistes de Lanaudière, du 21 fév. au 18 mars. MAISON DE LA CULTURE FONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal - « Via Dolorosa » œuvres de Serge Roy, jusqu'au 9 fév. - Notes sur la cinématographie, photographies de tournage 1981/1991, photographies de Bertrand Carrière, du